CITÉ LIBRE

JUIN 1957

SOMMAIRE

17

Quatre fois l'an

50 cents le numéro

Cité libre

Rédaction: 84, rue McCulloch

Administration: C.P. 10, Station Delorimier, Montréal (34), Canada

Numéro 17 JUIN 1957

Début d'une réflexion

Les textes qu'on va lire ont en commun une même préoccupation: faire émerger au niveau de la conscience plusieurs questions qui se posent dans notre temps et notre milieu, au sujet de la femme.

Une seconde parenté les relie: tous sont incomplets, esquisses ou amorces, dont les auteurs lâchent la plume sitôt indiquée l'orientation de leur recherche, le sens de leur inquiétude. Aucune de nos collaboratrices, aucun de nos collaborateurs n'a la prétention d'instruire ni de renseigner. Leurs textes sont eux-mêmes des questions: "Avez-vous jamais songé que...?" Et quand ils croient le point d'interrogation bien fiché dans nos esprits, notre réflexion mise en marche, ils nous laissent à nos pensées.

A ces deux points, toutefois, se limite la parenté qui les relie. Quant au contenu, aux opinions exprimées ou sous-entendues, aux points de départ et d'arrivée personnels à chaque auteur, ils varient d'un texte à l'autre. Le lecteur en quête de contradictions n'aura même pas à chercher.

Car CITE LIBRE n'a pas voulu (l'entreprise, avec les moyens du bord, n'était même pas imaginable) rassembler une somme sur la Femme: nous n'avons jamais songé qu'à mettre en marche une réflexion.

Pourquoi ce thème à la fois trop précis et trop vaste? Parce que le statut de la femme, dans notre milieu et notre temps, préoccupe les esprits mais de façon trop incidente. On fait volontier, dans un article ou un sermon, l'allusion obligée à la condition féminine. Mais rares sont ceux qui s'arrêtent vraiment à réfléchir sur les changements profonds qui ont modifié, depuis un siècle, le rôle de la femme dans la société.

On ne comprendra vraiment le vrai sens des pages qui suivent qu'à la condition de les considérer comme des pierres d'attente. Il en faudra beaucoup d'autres, publiées au hasard des livraisons à venir, pour dégager si peu que ce soit une pensée un peu cohérente.

CITE LIBRE

In memoriam

Albert Béguin et Jacques Perrault

Si l'on pouvait apprécier la dimension des hommes au vide qu'ils laissent à leur départ, ces deux-là nous apparaîtraient comme des colosses. A tous les tournants de toutes nos routes, nous entendrons notre mémoire chuchoter: "Si au moins ils ne nous manquaient pas..." Car c'était deux hommes qui – chacun à sa manière – avaient assumé une part démesurée du poids social. Désormais ceux qui restent en auront plus lourd à porter, même s'ils se savent appuyés dans l'au-delà.

L'ignorance, l'injustice, la souffrance, l'oppression, où qu'elles se rencontrent, atteignent personnellement cette troupe d'hommes, et c'est de vouloir partout et sans cesse en relever les défis qu'ils succombent hélas! à l'épuisement. Ils témoignent à leur façon de la solidarité dont parle Thoreau: "Under a government which imprisons any unjustly, the true place for a just man is also in prison... the only house in a slave state in which a free man can ab ide with honor."

Béguin – depuis surtout qu'il avait succédé à Mounier à la direction d'Esprit – nous apparaissait comme une conscience du monde moderne, une conscience fervente, exigeante, mais d'une immense douceur. Ce qu'il était pour la chrétienté, ce qu'il était pour la France, il l'a même été aux réunions de **Cité libre** où nous l'avons vu épouser nos problèmes et interroger aussi nos vérités. Cet athlète de l'esprit, en coupe-vent et espadrilles, avec ses grosses lunettes de corne, donnait une âme et une sagesse à tout ce qui peuplait nos rencontres, que ce soit dans une cave à Montréal, ou dans ce quartier des artisans de Paris, où il aimait déambuler.

Jacques Perrault était à la fois plus près et plus loin de nous. Plus loin, par son allure à la fois digne et brusque, et par sa retenue. Mais plus proche, parce qu'il était au fort de toutes les mêlées d'ici, parce qu'il était chez nous le témoin toujours présent de la vérité et de la justice, même impopulaires. Qu'est-ce que Perrault en pense? disions-nous souvent quand le problème était particulièrement ardu. Et Perrault déchargeait les hommes les plus divers de leurs fardeaux trop lourds... Nous ignorions par quel prodige un homme si jeune avait eu le temps de faire tant de bien, d'assister tant de gens, d'éclairer tant de difficultés, de combattre tant d'injustices. Mais nous savons maintenant que sa courte vie contenait assez de réserves d'énergie, de probité et d'intelligence, pour nourrir les idéaux de plus d'une génération.

Pierre E.-T.

La femme et la civilisation

Ce propos me fut suggéré par un ami avec qui je parlais du rôle de la femme dans la vie d'une nation. "Il serait facile de faire de la littérature avec un tel sujet", me répondit-il. Puis il ajouta: "Je crois que la femme est avant tout un élément régulateur; toute civilisation porte son empreinte, on trouve son influence à l'origine des excès comme des réussites."

Depuis notre conversation, chaque fois que je repense cet article, je me sens plus ou moins menacée par une épée de Damoclès qui pourrait bien avoir la force d'un précis de littérature; mais si j'écarte l'obstacle, un paysage infiniment vaste et harmonieux se dessine, qui englobe les formes les plus diverses de la participation de l'homme à la beauté du monde. Ce paysage concrétise à mes yeux la civilisation. Elle m'apparaît comme le produit d'un ensemble; pour approcher cet ensemble, il faut une qualité de présence qui unisse au monde. Cette présence est liée à des résonances, elle perçoit l'harmonie, le rythme et le mystère de l'oeuvre créée, elle donne la culture. La civilisation est création, la culture est connaissance humanisée, disponibilité; elle accompagne la création, la stimule et la prolonge, reçoit son message, accorde l'homme à son oeuvre.

A l'origine, il y a tout le mystère du monde, et le premier de tous: la femme donnant naissance à un enfant. Devant l'oeuvre de continuité qui vient de s'accomplir, l'homme se recueille, soudain une force inconnue l'envahit, et soumettant son rythme à celui de la terre, déjà il forme les premières figures de sa mythologie. Elles sont toute imprégnées du principe féminin nourricier de la vie, exprimant ainsi, pour la première fois, l'harmonie de la femme et de la création. Lié à la Déesse Mère, se dresse bientôt un nouvel élément sacré: le Feu. Depuis sa découverte, le foyer n'est plus un asile temporaire mais un abri pour le butin de chasse, un havre de repos confié à une gardienne.

Les conditions économiques ont souvent modifié le statut féminin, établi sa dépendance ou proclamé sa liberté; elles régiront toujours de leurs lois toutes les sociétés, mais n'effaceront jamais du souvenir des hommes cet émerveillement premier qui

a fixé dans leur mémoire une double image de porteuse de vie et de gardienne du feu.

L'antique vénération du principe féminin dans la nature a donné à l'Egypte l'une des plus belles formes de sa civilisation. L'Egyptien apprend à connaître le monde par des éléments naturels, il établit ainsi le rapport entre l'art et la vie. Le Nil qui féconde ses terres devient l'objet de son adoration, le grand fleuve est pour lui une présence qui demeure ancrée aux sources du spirituel; puis d'autres visages viennent prolonger l'oeuvre de fécondité. Ces visages paraissent connaître les secrets de la vie: Neith, déesse de la puissance maternelle, possède un temple mystérieux à Saïs; Isis, déesse de la terre fertile, préside aux destinées de l'agriculture. Toute l'ancienne Egypte est marquée par le rôle de la femme; elle ordonne les jardins, apprête les mets, fabrique les charmes; porteuse de désirs, son visage reflète le miracle d'un printemps toujours renouvelé. Lien entre les vivants et les morts dont elle prépare les repas, communication et transition, elle porte aux absents la nourriture qui leur permettra de faire le voyage vers l'éternel séjour. Détenant dans ses entrailles fertiles le secret de la continuité, elle entretient le feu; joyeuse ou triste, toute la vie prend chez elle sa source et y trouve sa fin. Les Berceuses populaires, le Livre des Morts évoquent son image, les vieux granits ont fixé dans le temps sa présence familière; pleureuse ou porteuse d'offrandes, reine ou paysanne, elle demeure un symbole de permanence et de renouvellement.

La civilisation grecque primitive sanctionne les mêmes divinités. Théis enseigne à Zeus le mystère de l'Univers, on retrouve en Demeter la terre mère, c'est une jeune fille qui est déesse du grain, puis viennent les nymphes subalternes des fleuves, des fontaines, des bois et des montagnes. Hector chante dans sa patrie l'amour d'une femme et d'un enfant, son chant est un chant d'homme "en travail d'humanité meilleure"; le voyage d'Ulysse est un perpétuel retour vers une terre promise qui se nomme le foyer. Andromaque et Pénélope sont des "régulatrices de vie" à une époque où s'exprime un humanisme et, quand il s'agit d'Hélène, le poète trouve chez l'adultère un être complexe, victime douloureuse de sa passion fatale.

Soudain la voix de Sapho s'élève, elle marque la première faille. Sa poésie participe à la vie de la nature et à celle des sentiments mais n'arrive pas à souder l'un à l'autre; mêlant la fraîcheur du monde au monstre qui la dévore, son amour détruit, il ne lui donne rien, il lui retire tout. Eros devient une présence qui a perdu ses ailes, il chevauche le sensible, il n'en fait plus partie. Sapho se réfugie dans un rêve symbolique où la

présence-absence est un cruel délice; elle brûle, solitaire. Le Grec a poussé très loin sa civilisation, si loin qu'il est allé jusqu'à la dégradation sociale. Ce fut l'époque où l'homme transformant sa vie en opération de commerce, le gynécée devint une prison. L'esclave se fait courtisane, elle quitte la maison pour la place publique et, dans la crise de misogynie qui s'ensuit, l'homosexualité figure l'amour dégradé. La femme n'est plus substance de l'Univers mais un objet d'harmonie plastique. Le poète la chante, l'artiste la modèle et le peuple l'adore pour la beauté de ses formes. Au moment de son déclin, la Grèce devient un esprit désincarné, incapable de s'accorder à l'ordre créé; le marchand utilitaire et l'hétaïre raffinée ont brisé le fil qui la liait à l'ensemble des humains, qui la faisait communier à la présence des autres. La Grèce meurt d'être trop exclusivement belle, elle a perdu le secret qui faisait de l'homme le miroir de l'Univers; durant sa décadence, les poètes tragiques expriment dans leurs chants toute la nostalgie d'une unité disparue.

Rome prend la relève, mais ses déesses trop abstraites manquent de plénitude. Les femmes participent à la vie publique au même titre que les hommes, elles brillent par leur savoir, non par leur présence; et quand la barbarie ravage l'empire des Césars, l'humanité semble avoir définitivement oublié le secret du renouvellement, cette approche du réel à travers un élément féminin qui est une communion vivante avec les forces de la nature.

Au milieu des décombres, le moyen âge excessif et robuste dresse soudain les flèches de ses temples. Entre temps, au royaume de Judée, un Homme-Dieu a fait de sa mère la mère du genre humain. L'Eglise institue le culte de la Vierge, qui complète celui des déesses égyptiennes et grecques en liant à jamais le sort des humains à celui de la Divinité. L'époque des cathédrales et de l'amour courtois est celui où la femme dispose de nouveau des sources de la vie. Aux porches des églises fleurit une immortelle statuaire qui lui redonne une part de son mystère; les "fioretti" de saint François célèbrent l'amitié de la création; les chansons de soldats, si obscènes soient-elles, conservent un note de véritable amour; dans la dépravation courante, le barde et le trouvère éprouvent le besoin de chanter "la Dame" souveraine du château; ils font de sa beauté la médiatrice entre les deux mondes et chantent déjà cet éternel féminin dont tous les poètes diront que par lui "l'ineffable s'accomplit". Avec la chrétienté, la femme devient vraiment la mère charnelle et spirituelle de l'humanité. Sous le pinceau des primitifs elle reparaît sous sa forme la plus radieuse, celle où l'humble oui d'une vierge accomplit le grand mystère de l'histoire. Une fem-

me accepte d'être la servante du Seigneur, dans son sein le Verbe se fait chair, et depuis ce jour l'homme sait que son amour aura sa part d'éternité.

Puis la Renaissance brille. L'éducation tente d'obtenir le développement harmonieux de l'être, elle retourne aux traditions antiques. Oubliant cependant la leçon de la Grèce, l'érudition y remplace la culture; la femme fait figure de savante virile ou d'objet de plaisir, mais elle demeure étrangère à la possession du monde. La Divine Comédie nous montre l'humanité aux prises avec un esprit sans amour; Dante appelle Béatrice, symbole de l'amour et de la grâce, c'est en elle qu'il cherche le chemin de sa vraie patrie. De son côté, le culte de l'esthétique cherche à retransmettre l'ampleur des formes helléniques, mais il donne dans l'ensemble une pâle copie d'une harmonie perdue; sauf chez certains peintres, peu d'oeuvres du temps approchent la puissance d'un portail roman ou d'une ogive gothique.

Le Grand Siècle s'ouvre dans une atmosphère marquée de luttes intestines et de problèmes politiques. L'homme pourtant veut vivre en société, les guerres l'ont éloigné de son foyer, les cours protocolaires et ambitieuses foisonnent d'intrigues dont il est saturé. Il éprouve la nécessité de présenter sous des formes sensibles l'objet de ses préoccupations et cherche un climat favorable à l'éclosion de sa pensée, un endroit de rencontre où refaire son unité. L'homme se tourne vers la femme et lui demande de briser ce vase clos dans lequel il vit en sourd et muet. Les Salons français vont naître de ce besoin qu'éprouvent l'homme et la femme d'une mise en présence l'un de l'autre; ils vont créer une conversation humaine venue de cette "sorte de prière muette" que s'adressent les deux sexes et de laquelle sortent les grandes oeuvres.

La femme mêle la bourgeoisie aux nobles, reçoit les artistes, les savants, les poètes et les moralistes, elle établit la concordance des créateurs avec l'esprit du siècle et préside à la formation d'un véritable esprit public. Les cours étrangères lui envoient ses délégués, sachant qu'on fait chez elle des rencontres fécondes. Elle écoute la voix intérieure qui s'élève de la nation; reprenant la liaison officielle de l'homme et de son entourage, elle fait naître le dialogue, libère l'expression, entretient le feu de ce qui lui est donné et, par une sorte d'habitude familière, communique la vie à l'oeuvre qui se prépare. "Jamais il n'y a eu de civilisation unisexuelle mais de communauté", constate Jean Giraudoux. Les Salons ont favorisé une condition de la sensibilité et de la réflexion, ils ont rétabli le couple et fait disparaî-

tre une cloison qui, séparant les êtres, risquait de les rendre stériles; ils coïncident avec l'époque classique, celle du grand Racine. L'attention passionnée des femmes aux idées qui s'élaborent n'est pas non plus étrangère à l'aspect si peu livresque des oeuvres du XVIIIème siècle, et ce n'est pas une coïncidence si **L'Emile** et le **Contrat social** naissent en même temps que les héros de la Révolution; Rousseau a rappelé le rôle de la femme, sachant qu'il est lié au principe qui, à travers les frontières et les barrières sociales, peut unir les hommes en unifiant les vies.

* * *

La Révolution apporte les premiers germes de la vie de démocratie; celle-ci s'implante graduellement dans le monde occidental au cours du XIXe siècle pour triompher définitivement au XXe. Avec la démocratie apparaît l'ère des grandes découvertes scientifiques. On se plaît souvent à dire que nous vivons une époque de transition; nous sommes surtout dans un siècle de spécialistes où le rythme de la machine est devenu celui de nos vies. Il n'y a pas de doute que la mécanisation, qui multiplie la facilité des rapports, leur donne une rapidité qui les rend de plus en plus utilitaires. Le seul fait d'aller chez des amis pour transmettre un message, d'écrire une lettre pour relater un fait, donnaient aux échanges cette part de soi-même volontaire et humaine qui en faisait le prix. L'homme d'aujourd'hui prend sur le temps une avance notoire; entre quatre murs chacun peut tout savoir. Mais la distance qui disparaît souvent creuse un fossé; les liens fugitifs peuvent ne rien apprendre, le fil conducteur, pour être trop ténu, risque de se briser si chacun poursuit sa propre destinée en côtoyant les autres sans vraiment s'adresser à eux. On ne sectionne pas une vie. L'homme d'affaire règle par téléphone des problèmes vitaux, le politicien tâte dans une dépêche le pouls de tout un peuple, l'humanité entière marche au pas de course, et chaque jour la course s'accentue. L'avion transplante en quelques heures le slave oriental chez l'Indien du Mexique, la face du globe déroule ses paysages comme une bobine de cinéma: pour se retrouver, les hommes ont même inventé des endroits de rencontre situés à mi-chemin de la table de travail et du havre transitoire où ils iront dormir. Dans un état d'alerte matériel et moral, les êtres ont perdu le goût et la connaissance de la nature palpable, de la réalité vivante. Le spécialiste se rive à son métier, lentement il se vide de sa propre substance et prend de plus en plus figure d'isolé au milieu d'autres spécialistes.

Il est difficile de remplacer le geste par la machine, sans perdre pour autant la présence du réel, le sentiment de la liberté.

Entre l'homme et l'univers créé, se dresse désormais un réseau extrêmement subtil qui enlève la connaissance sensible de tout ce qui vit; la réflexion et le sentiment deviennent étrangers au rythme de la terre, au monde des plantes et des animaux. Entre le cocher qui dirigeait ses bêtes et le chauffeur qui conduit sa voiture est disparue la pratique quotidienne de la vie à ses différentes stades — sorte de solidarité faite de gratitude pour le travail fourni en commun, de compréhension de la fatigue et de l'élan, d'affection dans l'effort. La ménagère qui ouvre un réfrigérateur, rempli de boîtes de conserves, ne fréquente plus le marché, elle ne connaît plus guère le cycle de la récolte, celui de la vendange, le parfum des fleurs, la forme et la couleur d'un beau fruit, l'arôme de l'humus gras et fécond. Le travailleur d'usine ignore tout ce qui donne au fermier le sentiment charnel de la possession. De plus en plus, la vie tente de faire de l'individu un gérant d'industrie et non un citoyen de la terre; mais pas plus que le Grec, l'homme du XXe siècle ne saurait transformer sa vie en opération de commerce, ni se priver journellement de la communauté vivante. Il n'existe aucun créateur qui n'ait à la source de son oeuvre un souvenir tangible, conscient ou non d'un contact réel avec l'humanité. C'est parce qu'il avait des pieds de terrien, des mains de paysan, que Péguy a su chanter sa patrie; et quand il parle d'espérance, il s'agit d'une "petite soeur" qui connaît toute la misère et toute la beauté du monde.

Les rapports humains suivent la même pente que les rapports pratiques; les mouvements instinctifs font partie d'un tout, l'état psychique de l'individu s'incarne dans ce tout. La mécanisation donne aujourd'hui au couple une égalité d'ordre matériel qui se transforme en une sorte d'égalité physique. Dans une lucidité terrible s'émoussent le prestige et l'enchantement réciproques, venus d'une part du besoin de protection, de l'autre d'une sorte de royauté du travail. La concurrence remplace la fraternité, la solitude naît au sein même du foyer, l'homme ne croit plus à la faiblesse de la femme, la femme n'imagine plus la souveraineté de l'homme. Une grande niveleuse est passée, la gratuité disparaît au profit du fonctionnel, l'imagination déserte le geste quotidien et l'élan qui portait l'un vers l'autre devient une sorte de concurrence agressive. Le monde est devenu un monde d'hommes où la femme semble avoir perdu son "statut terrestre". Dans le quotidien, il n'y a plus guère que les êtres frivoles qui s'occupent d'elle comme d'un objet de luxe; les autres la côtoient. Seuls les héros et les artistes soupçonnent encore sa vraie présence; mais, il faut bien l'admettre, la poésie de plus en plus déserte le monde; l'art pictural — l'un des plus

primitifs — exprime à satiété le chaos dans lequel se débat l'humanité: l'homme est en révolte.

Il ne peut être question de renier son siècle; la machine qui régente le travail ne pourrait en aucun temps être abolie: entraver le progrès n'est jamais une solution. La transition trop brusque nuit à l'équilibre mais ne saurait le rompre indéfiniment, les grands cycles des civilisations sont là pour illustrer un renouvellement constant de l'expression de toutes les formes du sensible. Parmi tous les problèmes, le plus important de tous est toujours celui du monde intérieur de l'individu. C'est ce monde intérieur que la machine, pour une grande part, a présentement désaxé; la mécanique que l'homme déteste, dont il voudrait se moquer, l'assujettit de plus en plus, le met en état d'infériorité. Il devient essentiel d'opérer chez lui une réconciliation au niveau de l'instinct, de combler une déficience là où le poison a été absorbé.

Adapter le monde intérieur aux exigences de l'époque est oeuvre commune du couple. Dans le couple présent, l'élément mâle prédomine au point de tuer la collaboration la plus naturelle qui soit, celle de l'univers féminin. Pourtant la femme, qui a toujours subi les impondérables de sa nature physique, mieux que quiconque reconnait les entraves et les accepte; devant une nouvelle expérience, il s'agit moins pour elle de se libérer que de continuer l'expérience de la liberté au sein de limites dont elle n'est pas prisonnière. Si la mythologie ancienne a glorifié la Déesse Mère, c'est que d'instinct la femme s'était soumise à la réalité en acceptant les exigences de la meilleure ligne, celle de la vie. Elle a senti l'harmonie de cette ligne, et la première berceuse chantée pour endormir son enfant marquait déjà son accord; personne ne peut impunément se priver du rythme initial qui unit la femme au rythme de la terre, au cycle du renouvellement à travers les contingences extérieures.

Par ses contacts nombreux, par son rapport constant avec tout son entourage, la femme possède la notion de relativité et de constance; elle s'acclimate plus facilement que l'homme, et les changements radicaux la trouvent disponible. Cette disponibilité est un état d'attente devant des formes nouvelles qui vont lui révéler un autre aspect de la minute présente. La femme est tout entière au moment qui passe, elle en capte les possibilités et est déjà toute prête à vivre la prochaine expérience. Par son instinct de la continuité, elle connaît ce qui est immuable avant d'en faire l'expérience, elle va vers la solution immédiate, sa réaction première est faite d'imagination plus que d'intelligence. Elle apprécie le progrès mécanique mais il est peu probable qu'elle s'y laisse vraiment engloutir, sa patrie étant avant

tout une patrie morale à laquelle elle se donne par consentement spontané. Son pouvoir est dans l'intuition du réel, dans sa facilité à se retrouver avec des sentiments neufs, de rajeunir l'humanité par son goût de la fantaisie. Source et mouvement, toujours prête à s'adapter au siècle, à accorder les notes différentes dont est faite une civilisation, parce qu'elle ne pratique qu'une habitude, celle de la vie, elle est mobile comme elle. La femme n'invente pas une époque mais la traduit en langage humain; cette traduction est sa création, c'est un renouvellement dans la compréhension, dans une certaine aptitude à fixer l'insaisissable, à provoquer une forme concrète. La spécialisation n'est pas son affaire, elle s'intéresse au travail du spécialiste mais spontanément l'intègre à l'universel et refait l'unité. Toutes les civilisations ont exprimé sa présence comme instrument de contact; même chez l'Hindou où on la considère comme un être irresponsable, une sorte de paysage, elle demeure un lien avec l'infini, la vérité de son corps mène à la vérité de l'univers, sa nudité représente l'insondable secret de la nature, sa capacité de création. Bouddha enseigne: "les femmes sont les dieux, les femmes sont la vie, les femmes sont la parure, soyez toujours en pensée parmi les femmes". En Islam, l'image de Fatima, la fille du Prophète, demeure un haut symbole religieux et c'est la femme qui crée l'amour, qui guide l'homme au delà d'elle-même. Différente dans sa nature, la femme est plus que l'homme symbole d'unité; elle ne se retranche jamais de l'humanité parce qu'en elle est une conscience de la présence des autres. Le drame est que parfois elle se bute à des sourds et muets, c'est alors que son rôle n'a plus de sens et que son isolement s'exprime en agression.

Le XXe siècle lui a apporté la libération économique, une sorte d'égalité sociale et politique. Devant cette parité nouvelle, inconsciemment l'homme la traite en ennemie et donne à son pouvoir un pouvoir mâle; le dialogue interrompu crée deux solitudes qui s'affrontent au lieu de se confondre. L'expérience du travail et celle de l'instruction supérieure sont actuellement vécues par des êtres différents; c'est la conjugaison et non la concurrence de ces deux expériences qui peut donner à la culture toute sa plénitude. Ce n'est pas le choix d'une activité mais le sujet qui s'y adonne qui détermine la contribution à l'oeuvre qui s'élabore. Quel que soit le domaine où la femme est admise, elle apporte d'abord ce qu'elle est, dans la mesure où elle est reconnue comme femme, où il lui est possible d'exercer sa féminité. Elle n'a pas changé de nature parce qu'elle a varié ses occupations, et ses occupations mêmes ne risquent guère d'entraver qui que ce soit si elle se sent d'abord acceptée. Elle n'est pas

tellement intéressée à l'action directe; son champ demeure à l'intérieur, là où il y a un climat à créer, une flamme de vie à reconnaître, à conserver et à exploiter. Les jeunes civilisations, plus que toute autre, sont habituellement marquées par son influence humaniste. C'est qu'au moment où l'homme est aux prises avec un dur labeur utilitaire, elle seule demeure attentive; quand l'évolution se fait, alors l'homme a le loisir de s'intégrer davantage et il s'accorde au dialogue qu'elle a déjà engagé avec toutes les formes de vie qui les entourent tous deux. Mais pour que l'accord se fasse, il a besoin de son alliée naturelle qui comme une ancre le rattache à la terre; c'est là la mission complémentaire de la femme; sans l'apport de la féminité il n'y a pas de vraie civilisation, car l'homme devient un squelette et les squelettes n'ont jamais rien engendré.

* * *

Le problème se pose pour tous, chacun de nous le ressent de façon plus précise pour peu qu'il examine le contexte dans lequel il évolue. La machine règne sur le monde, mais il est un endroit où elle paraît avoir une royauté plus absolue que partout ailleurs, et c'est précisément chez une jeune civilisation que nous côtoyons chaque jour. Les Etats-Unis d'Amérique exercent actuellement le prestige d'une nation neuve en pleine possession de la force économique devenue indispensable à tous les pays. Leurs grandes usines déversent sur tous les continents l'outillage nécessaire à l'industrie et les moyens de confort susceptibles d'élever le niveau de vie de toutes les classes de la société. L'aspect conquérant de la production massive montre son visage à tous les coins de rue et il n'est guère de partie du monde où on ne la retrouve plus ou moins implantée. Conscient cependant de la valeur des vieilles civilisations, le Nouveau-Monde ouvre largement ses portes à ceux qu'il considère être les dirigeants de la cité; son sol est devenu le rendez-vous des philosophes, des artistes, des hommes de science de toutes les parties du monde. Les Etats-Unis offrent un spectacle assez exceptionnel: ils réunissent sous le même ciel les plus grands centres du matérialisme et les noyaux les plus authentiques d'une très vieille culture humaniste. Jusqu'à présent ces deux mondes essentiellement différents semblent vivre côte à côte sans beaucoup se mêler; il est encore difficile de déterminer dans quelle mesure et sur quel plan s'opérera un jour la rencontre de ces deux forces si peu semblables. Dans son aspect pratique, la situation est différente; la standardisation industrielle a imprimé globalement sa marque, et le régime extérieur de vie est de plus en plus

uniforme chez l'intellectuel, chez le propriétaire d'usine, chez l'ouvrier et chez le petit bourgeois. Ce phénomène a franchi la frontière: le Canada est un pays américain qui a accordé son rythme à celui de ses puissants voisins.

L'Amérique n'a pas de tradition établie, elle regarde vers l'avenir sans souci de stabiliser un passé qui existe à peine. Le plan des rapports humains est marqué par le choc que la mécanisation rapide opère chez les individus. La confusion règne dans les consciences; cette confusion s'exprime chez le couple dont le comportement laisse paraître chez nous des réactions souvent semblables; dans la majeure partie du Canada, il n'existe aucune frontière réelle entre les deux pays. La déperdition de l'apport féminin, qui est un phénomène général, prend en Amérique la forme d'une souveraineté de la femme qui n'a plus rien à voir avec sa fonction humaine initiale. Les parents songent au confort qu'ils prodiguent avec force bouteilles, savons parfumés et boîtes de conserve. Le fils qui grandit vit dans l'attente d'avoir une voiture, beaucoup d'argent, une "iob", des jolies filles à conduire au cinéma. La petite fille soign ses cheveux, ses ongles; elle désire de l'argent de poche et souhaite par-dessus tout rencontrer des garçons qui la promèneront comme un objet de luxe agréable à regarder. Le désir de popularité régente son comportement qui devient une course où il faut être gagnante, c'est-à-dire se pavaner avec "escorte" dans tous les centres récréatifs où l'on se retrouve en foule: les salles de cinéma ou de danse, les bowling, les clubs de nuit, les terrains de jeux, les piscines, les golfes, les clubs privés. Dans cette ambiance, l'apparence physique l'emporte sur l'être, le fameux "partnership" est une association où l'on se rend des services réciproques, sans même paraître soupçonner qu'une certaine qualité de présence est à la base de tout rapport humain véritable. L'homme ne courtise plus la femme, elle a perdu son prestige et son enchantement, elle n'est plus un bien précieux dont la possession rend capable de profiter pleinement de tous les cadeaux qu'offre l'humanité. La femme est isolée dans la splendeur extérieure de son sexe. Elle a l'allure d'une reine et pourtant elle ne compte plus. On a réduit son rôle à celui d'une gratification physique plus ou moins interchangeable; elle ressemble à l'hétaïre grecque réfugiée sur la place publique. Ce qu'elle peut offrir n'a plus droit de cité; sa vie est enserrée dans les limites fixées par l'industrie, qui lui donne au travail le rôle d'un homme et dans le divertissement celui d'une poupée. Des sociologues se sont penchés sur le problème, ils ont souligné que son sexe était un sexe perdu. "Jamais il n'y a eu de civilisation unisexuelle",

dit Giraudoux, il ajoute plus loin, "les civilisations quelles qu'elles soient sont déterminées par un facteur: les rapports de l'homme et de la femme." Devant cette absence de conversation humaine qui semble caractériser la jeune civilisation américaine, se dresse le tableau des civilisations antérieures — l'histoire de leur décadence et celle de leur apogée.

Il subsiste chez nous un foyer d'humanisme hérité d'une civilisation qui avait trouvé "la raison de l'homme dans l'homme". L'expérience américaine est trop proche pour n'avoir pas sensiblement déteint sur ce foyer. Il reste à savoir si nous croyons encore à la valeur d'une expérience communautaire des formes du sensible. Il reste à savoir dans quelle mesure, au siècle de la machine, nous croyons suffisamment à la relève féconde de la femme, pour lui laisser son rôle de créatrice de climat et de source régulatrice de notre culture.

Marie RAYMOND

La femme et la civilisation canadienne-française

Soit neuf et justifié, soit rétograde et néfaste, l'esprit nationaliste est toujours une manifastation de primitivité. Immédiat, irrationnel et passionné, il est avant tout un témoin des moyennes inférieures de la collectivité, je veux dire de ces zones instinctives qu'un peuple n'a pas encore assumées en conscience ou dont, par suite de crises survenues au cours de son évolution, il a perdu possession. Voilà où il faut reconnaître au nationalisme une profondeur et une infaillibilité qui ne sont sûrement pas celles de ses prétentions.

Au fins de notre propos, la tradition nationaliste se présente comme un folklore et c'est à ce titre que nous allons l'interroger. Considérons une de ses institutions les plus innocentes et les plus fermement établies, nonobstant certaines irrévérences, notre fête provinciale, la Saint-Jean.

On a donc choisi le cousin du Seigneur comme patron des Canadiens français. Or saint Jean-Baptiste est le prophète par excellence, car sa prophétie, il la rencontre, la voit et la touche. Il incarne la maturité maximum de l'Ancien Testament, après laquelle devait paraître l'adulte non pas seulement maximum, mais parfait. Tout ce qu'on sait de lui insinue une extrême virilité et pourtant sa sainteté est faite de solitude et d'effacement. Son ascèse est celle du désert; son baptême n'est qu'une ablution préliminaire; sa prédication, qui annonçait la cognée à la racine des mauvais arbres, lui vaut la décapitation. A l'origine de son histoire, dans les eaux ténébreuses du sein maternel, il frémit de ravissement et d'impatience au voisinage du Promis, que porte sa parente Marie. Ce formidable enfant a déjà dépassé l'inoubliable paradis et nous le retrouverons livré à sa douloureuse précursion.

Sur quel trait de ce grand homme s'arrêtera le sentiment populaire? A quel moment de cette vie se fixera-t-il? A quel symbole aboutira sa représentation? Il empruntera à l'iconographie le bel agneau du sacrifice lointain et un enfant impubère. Ainsi réduit à un avenir indistinct, le Baptiste est rassurant et maniable; ainsi diminué à une image printanière, où d'ailleurs la

dévotion n'a trouvé aucun aliment, le Baptiste devient attendrissant. Chacun y trouva son compte et premièrement du point de vue qui nous intéresse ici, premièrement la mère, que nous propose le même folklore.

La mère canadienne-française est quelque chose de spécial et dont on chercherait vainement, je crois, l'équivalent chez les peuples civilisés de notre temps. En effet, entend-t-on jamais parler des mères étrangères comme on parle de la mère canadienne-française? Existe-t-il une mère brésilienne, y a-t-il une mère finlandaise? Que peut-elle avoir, cette mère propre à la province de Québec, que n'a pas, disons la mère ontarienne? Mais voyons quelle image s'y rapporte directement. On peut se représenter diversement une femme d'aujourd'hui, canadienne-française et mère. Par exemple, avec tablier, ou sans tablier; sur linoléum, ou sur tapis. Si nous laissons venir les associations, laquelle des deux images s'imposera et se complètera sans égard à l'expérience particulière de chacun? La première évidemment. Et c'est une apothéose: la mère canadienne-française se dresse en calicot, sur son "prélart", devant un poêle et une marmite, un petit sur la hanche gauche, une grande cuiller à la main droite, une grappe de petits aux jambes et un autre petit dans le ber de la revanche, là, à côté de la boîte à bois. L'époque est vague, mais nous sommes nettement orientés vers le passé ou vers des attardements de plus en plus rares. Notre image a beau ne correspondre à rien d'actuel ou à peu près, elle s'impose avec insistance, elle est familière à tous et constitue une référence valable pour tous. Nous avons affaire à un mythe.

Comme le rêve, le mythe n'invente rien. Par un jeu extraordinairement compliqué de révélations et de dissimulations, celles-ci aussi indiscrètes que celles-là, il exprime une situation ou un état aux éléments disparates et souvent contradictoires. Par un processus de déplacement des facteurs et de transposition des plans, il apporte ou fait semblant d'apporter des solutions aux problèmes de l'existence. On admettra aisément sa haute valeur expressive.

Revenons à l'image simplifiée par laquelle nous avons figuré le mythe de la mère canadienne-française. Environnée de fécondité, une femme nourrissante travaille, en l'absence de son homme. Vu le contexte historique, il est étonnant que l'homme soit absent. Il est surprenant que la collectivité n'ait pas, sur l'écran de sa mythologie, projeté le couple. On dira que l'imagerie populaire comporte effectivement d'autres thèmes qui comprennent le couple; ainsi, les thèmes de la famille et du foyer. Fort bien, mais leur donnée permanente est la donnée maternelle, tan-

dis que l'élément paternel s'absente nécessairement et facilement. La mère comble ce vide, la mère assure l'unité de l'ensemble, la mère suffit à tout. La critallisation s'est faite autour d'elle. Le mythe familial aboutit à elle, à la mère, et non à l'épouse. Cherchons maintenant dans notre durée ce que cette singularité, que nous prévoyons humiliante quelque part, peut nous suggérer de positif. Nous savons d'avance ce que l'histoire va nous répondre, à savoir, que la femme a joué dans la formation de notre peuple un rôle autonome très considérable, un rôle où elle s'est affirmée avec une autorité et une indépendance qui ont profondément marqué la mémoire collective. Il y a à l'origine supérieure de notre mythe une maturité spirituelle, manifestement providentielle, dont nous ne sommes pas sevrés, loin de là, et Dieu merci!

La Nouvelle-France prend forme vers le milieu du XVIIe siècle. Les Français commencent à venir plus nombreux dans cette contrée inimaginable de là-bas, incompréhensible encore pour les colons établis, et où la vie quotidienne sera longtemps un héroïsme du jour et de la nuit. Ils étaient partis d'une époque proche de l'équilibre brillant et précaire du Grand Siècle, pour arriver en un commencement de désolation et de sauvagerie; ils quittaient un pays achevé où florissaient toutes les cultures spirituelles et matérielles pour affronter dans l'indigence une immensité hostile, que parcouraient des nomades incapables de dialoguer avec eux et de les initier à leur nouvel habitat. Leur premier dessein était d'ailleurs surtout apostolique et leur placement d'hommes initial aura été fort modeste en vérité, puisqu'en 1639 la colonie ne comptait environ que 300 habitants, la population d'un hameau.

Les Canadiens ont toujours considéré leur histoire comme une épopée, et avec raison. Bien qu'il ne faille pas perdre le sens des proportions — tout se passe à si petite échelle — et bien que l'épopée soit surtout quotidienne. Cependant il ne lui manque au début aucun élément: elle abonde en hauts faits et elle possède son merveilleux. Mais c'est un merveilleux surnaturel, où les opérations de la grâce transcendent tout prodige. Semblables à des dieux par les lumières et la puissance, des hommes de Dieu sont descendus sur ce pays. Et des déesses, qui seront des saintes, s'apprêtent à quitter l'olympe spirituel da la France catholique. Cette image est à peine forcée quand on pense à l'ampleur et à la diversité de la vie ascétique et mystique au XVIIe siècle français, à la fécondité des fondations, des réformes et des missions du temps.

Voici que sur des vocations depuis longtemps confirmées se greffe l'inquiétude d'appels de surcroît; voici que des âmes prêtes à tout se réservent; voici que des projets naissent comme par enchantement; voici que des rencontres inexplicables se produisent; voici qu'on rêve aux mêmes chose sans se connaître et que se multiplient les coïncidences.

La duchesse d'Aiguillon prépare avec les Augustines hospitalières de Dieppe la fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec, où s'illustrera une grande mystique, la Mère Catherine de Saint-Augustin.

A Tours, l'ursuline Marie de l'Incarnation est parvenue à l'union transformante et plus elle se simplifie, plus elle se sent dévorée par le zèle apostotique. Or son directeur se trouve être le P. Dinet, jésuite. Il lui parle de la "mission de Canada"; puis un autre jésuite, le P. Poncet, lui adresse une des célèbres *Relations* et l'invite à "aller servir Dieu dans la Nouvelle-France". D'autre part, Mme de la Peltrie, veuve riche et dévote, touchée par une *Relation* du P. Le Jeune, se voue avec tous ses biens à la mission canadienne. Son intention est d'aller fonder là-bas un séminaire pour les sauvagesses et les Françaises, ce dont sa famille ne veut pas entendre parler. Elle rencontre un saint fonctionnaire, M. de Bernières, qui la sconde, se fait passer pour son prétendant afin de calmer la parenté, et rencontre à son tour le P. Poncet. Ledit P. Poncet se souvient de la religieuse de Tours. On consulte le P. de Condren, supérieur de l'Oratoire, M. Vincent et autres dieux. On se rend à Tours, où l'archevêque bénit tout et tous, posant là le geste révolutionnaire de donner une obédience missionnaire à des cloîtrées. L'année suivante, en 1639, Mme de la Peltrie, sa jeune servante, qui deviendra ursuline à Québec, Marie de l'Incarnation et deux autres religieuses s'embarquent à Dieppe. Là, M. de Bernières qui, malgré son désir de traverser avec elles, reste en France pour surveiller les affaires de Mme de la Peltrie, si importantes à la fondation, là M. de Bernières leur souhaite très simplement le martyre en guise de bon voyage.

La société de Montréal, la rencontre de M. de la Dauversière, de Maisonneuve, de Mme de Bullion et de Jeanne Mance, l'établissement des hospitalières de Ville-Marie, puis la vocation de Marguerite Bourgeoys et le concours des Sulpiciens baignent dans une atmosphère semblable de surnaturelle improvisation.

Ces surgissements d'intentions convergentes ont quelque chose de miraculeux, de proprement apparenté au climat de l'épopée où les conciliabules divins précèdent et dirigent l'action terrestre. Certes le sens critique replace les faits dans les courants historiques au sein desquels la Providence agit et il sait que certains événements, qui éclatent comme de prodigieuses

spontanéités, sont d'abord des condensations psychologiques, préparées depuis des siècles parfois. Les choses sont toujours dans l'air quand se produit la combustion du merveilleux. Dans le cas de la Nouvelle-France, elles étaient plus que dans l'air: elles étaient, comme on l'a vu, dans les *Relations* des jésuites. De sublimes disponibilités se sont alors simultanément éveillées aux insinuations des révérends pères.

Sortis d'une pareille effervescence d'inspiration, il n'est pas étonnant que nous nous soyons crus un peuple sacré. Si ce messianisme, dont notre mentalité porte encore des traces, est en grande partie une réaction compensatrice provoquée par la conquête et une arme de survivance, le luxe de sainteté qui entoure nos origines n'en demeure pas moins une bénédiction, dont le sens se révélera au fur et à mesure qu'elle sera canonisée et que nous nous hisserons à sa hauteur, sinon en sainteté, du moins en conscience.

Aussi les femmes admirables qui président à l'enracinement des Français en Amérique du Nord s'entourent d'une aura de prestige et de vénération, qu'augmentent encore leurs solitudes. Il n'est pas hors de propos de noter ici que les plus grandes de nos présidentes sont, religieuses ou laïques, des célibataires comme Jeanne Mance et Jeanne Le Ber, ou des veuves comme Marie de l'Incarnation et Mme de la Peltrie et d'Youville, bienfaitrices lointaines en leurs châteaux. D'autres viendront plus tard, telles Mmes Gamelin, Jetté, Roy, insignes fondatrices. L'épouse esseulée dans sa maternité spirituelle, nous en retrouverons avec le temps les avatars dégradés dans l'inconscient collectif.

On sait quelle héroïque maternité Jeanne Mance exerça à Montréal, l'avant-poste le plus exposé de la colonie, et pour les gens de sens rassis, le fol dessein d'une bande d'illuminés, l'entreprise ridicule confiée à un Don Quichotte et inspirée par un monsieur qui comme disait Léon Gérin, désire convertir les sauvages en fondant un hôpital dans une île déserte. On sait comment Mlle Mance vivait parmi ses Montréalistes, assiégés volontaires, réduits à un moment donné, à 17 hommes valides; on connaît ses terribles voyages, ses démarches, on sait enfin que sans elle Maisonneuve aurait peut-être abandonné la partie. Grâce à elle, la plus grande folie de la Nouvelle-France fit son temps providentiel.

Quant à Marguerite Bourgeoys, c'est auprès de Maisonneuve qu'elle inaugura son ministère maternel, et d'une façon bien étonnante pour la tiédeur incapable de pénétrer leur charitable intimité. Elle conseille au gouverneur de faire voeu de chasteté! Ayant consulté le P. Jérôme Lalemant, directeur de Marie de

l'Incarnation — on est entre gens de qualité — M. de Maisonneuve, enfanté par son amie à une plus haute maturité spirituelle, prononça ce voeu. Plus tard, dans l'amitié dicrète de Mère Bourgeoys, elle-même héroïquement engagée sur des voies hérissées de contradictions et percées de vertiges, s'épanouira la première fleur mystique du Canada, la recluse Jeanne Le Ber.

Mais la mère par excellence de la colonie, c'est Marie de l'Incarnation, dont le nom prophétise à jamais sur nous. Evoquons une femme royale par les prévenances divines, par la précocité du don, par la densité, la transparence, la sagesse; par la présence d'esprit aux sollicitations terrestres et aux avances fidèles de Dieu, par la maîtrise des affaires et la liberté de contemplation, l'aisance dans le commandement et dans la soumission, l'autorité dans l'expresssion, la hauteur des ascensions, la plénitude du succès. Elle est à considérer comme une amoureuse entre les mains du Dieu vivant. Si instruit et pénétrant soit-il, le regard qui refuse de la voir à travers ce don et cette possession ne ramène qu'un scandale, qu'une courte admiration, ou qu'une présomptueuse satisfaction intellectuelle.

Comme tout le monde, elle s'installe au Canada dans une pauvreté voisine de la misère et commence immédiatement sa tâche. Elle fonde un séminaire pour les sauvagesses, les dresse, les élèves et évangélise leurs parents; elle enseigne aux petites Françaises et se prodigue auprès de leurs pères et mères; elle maîtrise le montagnais et l'algonquin à plus de quarante ans; elle apprend l'iroquois et le huron à cinquante et de ces quatre langues, écrit des dictionnaires. Son couvent brûle. Elle le reconstruit. La vie est incertaine. Les Iroquois menacent la colonie. Le pays grandit. Les consultations et les tracas se multiplient; elle se dit accablée d'affaires, "épineuses" à un point qu'elle ne saurait exprimer. Durant trois périodes de six ans elle sera supérieure. Et elle trouve le temps de rédiger des relations spirituelles et d'entretenir une énorme correspondance avec la métropole dans l'intérêt de la colonie; malgré sa mauvaise santé des huit dernières années, elle aura écrit de quoi remplir quarante à cinquante volumes. Et son activité débordante voisine avec la justice qui ne vit plus que de la foi. Mais aucun dédoublement chez elle. Aucun phénomène pathologique. Elle resplendit d'équilibre et à son contact la critique se délecte à une des plus pures maturités qu'il lui soit donné d'examiner. Elle est vraiment l'idéal de l'âme parfaite selon saint Jean de la Croix et elle éclate de ce bon sens par lequel se distinguent les mystiques.

Mais si le bon sens des saints est celui que le commun des

mortels exerce, et si par là il nous rassure, c'est un bon sens supérieur, ouvert à des motivations transcendantes.

Ayant durant plusieurs années dirigé les affaires de son beau-frère, Paul Buisson, "entrepreneur de roulage, commissionnaire en marchandises et capitaine des charriots du roi", proche des sommets de la vie mystique, la veuve Marie Martin, entre chez les ursulines de Tours. Elle est sans ressources. Son fils unique Claude, âgé de 12 ans, qu'elle a préparé sans défaillance depuis dix ans au coup inévitable qui les immolera tous deux, elle l'abandonne à sa soeur et à son beau-frère. Encore une fois, il importe de se placer dans une perspective absolue, sans quoi cette jeune femme apparaîtra monstrueuse.

L'enfant timide et anxieux, impulsif et fugueur, l'adolescent sombre et bourrelé de ressentiment, nous le retrouvons transformé en 1641, à son entrée chez les bénédictins de Saint-Maur. Il a 22 ans. Il se distingue par une sagesse, une gravité et une autorité fort au-dessus de son âge; il accède rapidement aux plus hautes charges; il dirige quelques-unes des célèbres publications des mauristes et devient un ascète dont Bossuet fera l'éloge et qui sera un des classiques de la spiritualité bénédictine. Dom Claude Martin, moine français, correspond avec Marie de l'Incarnation, ursuline de Québec. La mère, consommée en Dieu, entraîne son savant fils vers les sommets de la perfection; ils se communiquent leurs grâces, s'éclairent et s'édifient mutuellement, se consolent dans l'amour et le respect. Leur sublime dialogue durera jusqu'à la mort bienheureuse de Marie de l'Incarnation, survenue en 1672. Avant de mourir, vénéré lui aussi comme un bienheureux, Dom Claude a publié la vie et les oeuvres de sa mère, révélant au monde une nouvelle Thérèse, selon le mot de Bossuet.

Au témoignage de cette femme extraordinaire, rompue depuis sa jeunesse aux plus effrayantes mortifications, le Canada était une sorte de piège. Voici ce qu'elle en dit un jour et que nous ne lisons pas sans un profond malaise:

"Pour bien goûter la vocation de Canada, il faut de nécessité mourir à tout, et si l'âme ne s'efforce de le faire, Dieu le fait lui-même et se rend inexorable à la nature pour la réduire à cette mort, qui par une espèce de nécessité, l'élève à une sainteté éminente. Je ne puis dire ce qui en coûte pour en venir là. Il ne faut pas penser de pouvoir vivre dans cette nouvelle terre de bénédiction qu'avec un esprit nouveau". "Ma vie est toute tissue de croix... Ce n'est pas peu entreprendre que de faire un établissement en un bout du monde, quoique, de notre affaire, Dieu en fasse la sienne, et que dans mes croix, je voie les choses faites. Cela néanmoins se fait d'une certaine manière, qu'il est évident

que c'est un fruit de la croix, qui n'est point du goût des autres succès, mais on goûte les fruits de la croix sans sortir de la croix".

Paroles que Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance et leurs compagnes, et les martyrs vérifieront à la lettre.

Et d'autres aussi, sur un autre plan: les femmes des pionniers. Il leur fallait à elles aussi une vocation d'héroïsme, et si elles ne l'avaient pas au départ, elles l'acquéraient ici, autour des forts et dans les clairières conquises arbre par arbre sur la forêt. Toute une génération de femmes a vécu dans l'angoisse et l'insécurité, qui s'ajoutaient aux maternités, aux maladies, au dénuement, au dépaysement, au froid, au silence, à l'isolement. Jamais elles n'étaient assurées du retour de leurs hommes partis armés pour les champs. Labour, moisson, coupe, chasse, pêche, autant de risques mortels. Tout était une question de vie ou de mort.

Ces femmes n'étaient pas des éplorées et quelques-uns furent des lionnes. La savoureuse annaliste des Hospitalières de Ville-Marie, Soeur Marie Morin, premier auteur français né au Canada, a raconté comment elles allaient au combat, à Montréal, contre les Iroquois. "Les femmes même, comme des amazones, y couraient, armées comme les hommes", écrit-elle. "Je l'ai vu plusieurs fois". Dollier de Casson, le pittoresque et cahotant sulpicien, qui bénira la reclusion de Jeanne Le Ber, narre avec enthousiasme l'exploit de Martine Messier, dont trois sauvages n'avaient pu venir à bout. Son récit que je ne peux me résoudre à émonder, il existe, intact, toujours vert sous la poussière des vieux livres. Ce qui se passait à Montréal, en en voyait l'équivalent ailleurs le long du fleuve. L'exemple le plus illustre est celui de Madeleine de Verchères, redoutable virago que je préfère laisser à ses procès, lui ayant prudemment tiré ma révérence, ainsi qu'à madame sa mère.

Nos admirations ne doivent pas nous faire oublier que pareille tension n'a pas été subie impunément. Les femmes ont fait l'expérience répétée de terrifiants abandons et elles ont joué à l'homme. Elles conserveront ces choses-la dans leurs coeurs et un ferment nouveau travaillera secrètement leur maternité.

En 1665, quand le pouvoir royal se décide enfin à envoyer des troupes, le pays donnait des signes de dangereuses fatigue. On voit surtout la faiblesse de la colonie par rapport à la menace iroquoise: localement, elle disparaît sous une fécondité inouïe. "Ceux qui sont établis depuis longtemps dans ce pays, écrit Marie de l'Incarnation, ont tant d'enfants que cela est merveilleux et tout en foissonne". Talon rapporte en 1667, en termes de maquignon, que le pays "est fécond en hommes français na-

turels, les femmes y portant presque tous les ans". De Moulles ajoute en 1683: "Ils... ont communément 10 ou 12 (enfants) et assez souvent davantage, et il est surprenant de voir combien on y peuple". Dollier de Casson devient lyrique pour célébrer la vigueur et la longévité des femmes. Il rappelle que de 1666 à 1672 une seule femme est morte à Montréal et, prophétisant sans doute, il s'écrie qu'en Nouvelle-France "le féminin s'y trouve quasi immortel". Puis semblable à un chemin raboteux, il parle de la propension au mariage: "La seconde réflexion sera sur la facilité que les personnes de ce même sexe ont à se marier ici, ce qui est apparent et clair à tout le monde par ce qui s'y pratique chaque année, mais qui se fera admirablement voir par un exemple que je vais rapporter qui sera assez rare, c'est d'une femme laquelle ayant perdu cette année son mari a eu un ban publié, dispense des deux autres, son mariage fait et consommé avant que son premier mari fut enterré".

Exemple extrême évidemment, comme les cas de cinquième mariage que relève Tanguay. Néanmoins on se remariait avec autant d'empressement qu'on s'était marié. Et on se mariait fort jeune, les filles à treize ou quatorze ans.

Si cette santé manque d'élégance, elle n'en est pas moins indéniable. Cependant on ne peut s'empêcher de la trouver suspecte par la hâte qui l'accompagne. Cette hâte aura d'ailleurs été systématisée par les pouvoirs, soucieux du peuplement. En effet, les filles du roi commenceront à arriver après 1663 et les tendres cargaisons se succèderont jusqu'en 1673. Dotées par le roi, triées sur le volet, les filles à marier ne languissent pas; au dire de Mère de l'Incarnation, on les "marie par trentaines". En quelques jours, en quelques semaines, en quelques mois au plus, toutes ont généralement "trouvé".

On a beau tenir compte des moeurs du temps, évoquer la surveillance rigoureuse qui présidait aux unions, savoir que ces filles étaient libres de leurs choix, cette ruée organisée vers les autels est absolument anormale.

Il faut faire un effort d'imagination et voir l'humanité qui bouge sous les chiffres, par exemple sous cette liste grossière de Colbert annonçant à Talon l'envoi de "quatre cens bons hommes, cinquante filles, douze cavales et deux étalons". Il faut se représenter des jeunes filles, brusquement transplantées au loin, dans un monde informe, puis confrontées sans délai à de parfaits inconnus pour l'engagement capital de leur vie. Elles venaient délibérément pour cela. Certes. Elles considéraient les choses froidement. Justement. Cette froideur, qui était une solitude, était-elle assurée du réchauffement voulu? Elles étaient

avisées. Sûrement. Elles allaient parfois jusqu'au contrat, changaient d'idée, changaient d'homme et ne se décidaient que pour un troisième prétendant. Elles avaient donc la tête solide. Oui, mais ces choix, ces hésitations, étaient tout de même sans commune mesure avec les délibérations d'une ménagère au marché; ils ne se produisaient pas sans choc, sans des angoisses qui se logaient bien quelque part, n'est-ce pas? prenant de la place, comme des tumeurs affectives.

On ne dit guère ce qui se passait sous la caboche des gars. Il suffit de savoir que ça se passait vite.

Quoi qu'il en soit, ces odieuses manipulations de jeunesse ont immédiatement donné les résultats escomptés et Talon a fabriqué assez de peuples pour déconcerter l'histoire.

Malgré les avantages accordés aux couples, malgré le présent du roi, et la prime de natalité, c'est durant cette période même que les célibataires, coureurs des bois ou sédentaires, contrarièrent les autorités au point que Talon enjoint aux réfractaires de se marier quinze jours après l'arrivée des filles, sous peine de perdre leurs droits de pêche, de chasse, de traite et de circuler dans la forêt. Il est même question d'imposer quelque marque d'infamie aux récalcitrants et de frapper d'une amende les pères un peu lents à marier leurs enfants.

A quoi attribuer ce courant de désobéissance et de fuite au sein d'une société aussi unanime? Au premier abord, les mauvais sujets offrent une explication suffisante, mais la suite des événements montre que la pression autoritaire avait dépassé les limites de l'endurance spontanée et donnait lieu à un prodrome de désaffection.

Au XVIIIe siècle, on ne se reconnait plus. Des énergies rebelles se libèrent sur place, des délectations se trouvent, interdites, mais sans lesquelles l'humanité moyenne ne saurait subsister, et les symptômes de crise se manifestent. L'autorité se plaint de l'indocilité des Canadiens — se rend-on compte? — et s'alarme de l'esprit d'indépendance qui souffle sur les villes et les campagnes; elle déplore la propension des gens à examiner ce qui ne les regarde pas — manie fatale puisqu'on regardait tout d'avance pour eux et qu'ils ne savaient plus où se fourrer le nez. — L'autorité se heurte pour la première fois à la résistance qui lui fera échec au temps de l'influence indue et qui l'étonne encore de nos jours.

Quelques illustrations, bien anodines à nos yeux, suffiront à mesurer l'ampleur du changement. On a fulminé contre le luxe, les toilettes, les parures et on a jugé les cheveux frisés indignes des chrétiennes, et voilà qu'un voyageur, Pierre Kalm,

botaniste suédois, venu au temps de Bigot, admire l'élégance et la grâce des Canadiennes, note précisément qu'elles "soignent extrêmement" leur coiffure, "ayant toujours les cheveux frisés et poudrés, ornés d'aiguilles brillantes et d'aigrettes", et observe que les dames de Québec sont un peu libres d'allure et très mondaines, tandis que les Montréalaises, plus jolies à son avis, sont plutôt réservées — hauteur aisément explicable, les Québecoises recueillant à l'arrivée des navires la crème des galants. — Mais de ces dames, cibles des foudres ecclésiastiques, le voyageur admire aussi la vertu: "Ici, dit-il, les femmes en général sont belles; elles sont bien élevées et vertueuses et ont un laisser aller qui charme par son innocence même et prévient en leur faveur". Qu'est-ce à dire? Les Canadiennes se mêlent d'être agréables et de savoir vivre.

A Montréal, le temps est loin où la petite Jeanne Le Ber ne se montrait jamais, parce que ses parents considéraient les réunions familiales presque aussi pernicieuses que les assemblées mondaines. De la nouvelle époque, scandaleuse par contraste, nous avons un excellent témoin en la personne de la belle et charmante Mme Bégon.

Née en 1696, femme du gouverneur des Trois-Rivières, cette Montréalaise, fort distinguée, très spirituelle, raisonnable et pieuse, est l'amie de l'amiral comte de La Galisonnière, administrateur du Canada. Veuve en 1748, elle écrit à son gendre de Villebois, commissaire ordonnateur à la Louisiane, qu'elle aimait singulièrement, un journal sous forme de lettres, retrouvé il y a quelques années, et qui mérite parmi nous une autre hospitalité que le rapport de l'archiviste de la province. En 1749, elle passe en France avec son père et M. de la Galisonnière, et meurt à Rochefort en 1755, en proie au chagrin d'avoir perdu sans le revoir son gendre bien aimé et en proie aussi à la nostalgie du pays qu'elle avait quitté avec empressement. On saisit en elle, à l'état brut pour ainsi dire, la dualité que nous sommes, cette hésitation foncière entre nos pôles de permanence et de différenciation. Si marquée qu'elle soit par le Canada, Mme Bégon n'offre rien cependant de spécifiquement canadien; nous étions encore en son temps, du moins les citadins, Français cousus de fil blanc, et tel était le sentiment de Pierre Kalm.

Dans son journal, Mme Bégon se révèle observatrice ironique, fine et peu impressionnable et nous introduit avec détachement dans l'intimité d'un quotidien surprenant et familier. Tout un petit monde écrasé sous de grands noms surgit à travers

ses effusions, ses récits, ses potins et ses visites. Après tant de solennités historiques, quel plaisir que d'entendre parler de la pluie et du beau temps, des salons, des réceptions, de la vie chère, de l'état du fleuve, des "petites Ramezay", du dernier sermon, ou d'apprendre que M. de Longueil et ses amis sont restés à table de midi à onze heures, chantant "si bien que les passants s'arrêtaient pour écouter", ou encore de savoir quels bals se donnaient durant la saison. Ainsi Mme Bégon mande à son gendre le 9 décembre 1748 la nouvelle sensationnelle que voici: "Le croiras-tu, cher fils, que cette dévote Mme Verchères a fait danser toute la nuit dernière... le jour de la Notre-Dame, dans l'Avent, donner le bal! Ce qu'il y a de beau, c'est que demain il y en a un chez Mme Lavaltrie, après demain chez Mme Bragelogne".

En janvier suivant, M. de Longueil, qui n'était pas un cafard, donne un bal pour ses filles et se fait porter à déjeuner ailleurs avec ses amis, afin de ne pas gêner les demoiselles. Mme Bégon est renseignée d'heure en heure et nous apprend que ces messieurs chantent "sauvage" et se préparent à aller au bal "couler" leur menuet.

Le curé se fâche et dénonce violemment les assemblées et la danse, occasions d'adultères, d'impudicités, de fornications, d'abominations et de maladies honteuses. M. de Longueil va le féliciter et promet de ne plus donner de bals pour mesdemoiselles ses filles. "Notez, ajoute Mme Bégon, notez que dans le temps que ce Tartufe parle, toutes ses filles sont aux noces chez un habitant à la Rivière-des-Prairies".

On peut sourire. Mais c'est moins drôle à Pâques, après les bals de M. Bigot. "On cherche des confesseurs, relate notre chroniqueuse, et on ne trouve d'absolution chez personne, hors qu'on ne promette de ne jamais plus aller au bal". Il y aura des prêtres complaisants: ils seront frappés d'interdit.

Isolés, ces faits ne signifieraient pas grand'chose; aussi sont-ils à prendre comme des spécimens d'atmosphères.

Pour Pierre Kalm, la religion des Canadiens français ne consiste qu'en pratiques extérieures et en dévotions secondaires. Peu d'années après le voyage de ce protestant, Mgr Briand se plaindra de la négligence religieuse de la population, de sa grossièreté et de son ignorance, et la messe de minuit sera abolie pour cause d'intempérance et d'impureté.

L'unanimité de la société canadienne-française est rompue et ses états ne sont plus en harmonie. A mesure que le pays s'est refait sur une base séculière, l'énergie religieuse, graduellement privée de sa mystique originelle, s'est repliée avec une attention

exaspérante sur ses consciences, déjà accablées par la pression d'un paternalisme omniprésent. Les Canadiens avaient beau être imbus du respect de l'autorité, celle-ci a fini par rencontrer en eux une opposition dont ils n'étaient pas libres, et cela, comme nous l'avons vu, avant la prétendue contamination du pays par la dernière immigration, laquelle n'a fait guère que faciliter la détente. Les choses étaient allées si loin que Mgr de Saint-Vallier s'est un jour prononcé contre l'ingérence dans les familles et Dieu sait que le saint prélat n'était pas plus distrait que son vénérable prédécesseur.

Le Canada entrait dans le siècle. Et malheureusement, il y entrait en refoulé.

Signe d'un grave désordre, une plaie sociale avait fait son apparition bien avant la conquête et se répandait d'alarmante façon: l'ivrognerie, destinée à devenir la plus lamentable de nos traditions. On sait aujourd'hui que le vice est d'abord une dérivation énergique, un palliatif, une compensation, un essai de solution à un problème subjectivement insoluble. Or au moment où l'alcoolisme apparait chez vous, on ne peut invoquer pour l'expliquer ni la désagrégation sociale, ni l'effondrement de l'économie mondiale, ni le renversement des valeurs, ni les guerres universelles, ni la révolution industrielle, ni la réclame, ni le matérialisme et ses désespoirs, ni la presse inhumaine de nos vies. L'alcoolisme surgit au sein de la principale réalité et du principal problème d'alors: la famille. Le père commence à boire devant sa femme, entouré de ses enfants.

Un autre symptôme, aux connotations paradoxales, vu la fécondité de notre race, est relevé dans le temps par les autorités: l'avarice, plaisir des froids et des froides; elle est surtout roturière et, en effet, son interminable caricature sera de nos jours un des thèmes préférés de la délectation populaire.

Avant de quitter l'Ancien Régime, revenons une dernière fois à la surface sociale et voyons comment se présente extérieurement la Canadienne française. Selon Pierre Kalm, "les femmes en Canada, sont dures au travail et à la peine, surtout parmi le bas peuple; on les voit toujours aux champs, dans les prairies, aux étables, ne répugnant à aucune espèce d'ouvrage..." Il a "vu avec plaisir des filles du meilleur monde — voire celles du gouverneur, — habillées pour l'occasion, aller dans les cuisines et les celliers pour s'assurer que tout y était en ordre". Kalm note qu'à la campagne les femmes sont les servantes des hommes, mais que celles du "meilleur monde... sont plutôt portées à se mettre sur un pied d'égalité que d'infériorité avec leurs maris". D'après l'intendant Hocquart: "Les Canadiennes sont spirituelles, ce qui leur donne da la supériorité sur les hommes

dans presque tous les états. Les gens de la campagne n'entreprennent et ne concluent rien de quelque conséquence sans leur avis et approbation. Beaucoup de femmes ne négociants gouvernent les affaires de commerce de leurs maris..."

Le temps des amazones est révolu et la Canadienne en a assez de l'épée. Témoin l'extrait suivant d'une lettre de Mme Bégon; "M. de Longueil est dans les grands travaux du gouvernement. Le détachement de M. de Céloron lui donne de l'ouvrage par le tourment des femmes qui voudraient exempter leurs maris et enfants".

Là où elle sert, dans le peuple et la petite bourgoisie, la femme achève donc de réaliser la maternité solitaire de son mythe, elle achève de devenir mère, trop mère. Et là où elle conserve encore sa présence normale devant l'homme, elle ne fait que s'attarder, et la même solitude l'attend. Elle entre peu à peu dans une idéalisation funeste au couple.

Pourtant il y en avait de la vertu dans l'état de choses canadien-français. Il y avait surtout de la vertu et les déficiences que j'ai cru déceler parmi cette santé n'infirment pas notre triomphe historique. Tout ne se passait pas sur le même plan, ni dans le même lieu psychologique et il faut prendre en considération le jeu complexe des ambivalences et des compensations. Mais des facteurs négatifs faisaient partie de nos données et leur dynamisme enfoui dans les secrets de l'instinct n'a cessé d'agir et de nous déterminer sous nos innocences et nos vertus, sous les vicissitudes et le succès de notre aménagement politique, économique, juridique et social avec nos concitoyens anglo-saxons. La constitution de ce quadruple lieu d'humanité nous occupera presque exclusivement durant plus d'un siècle avant que les conjonctures soient favorables à l'exercice gratuit de la conscience, c'est-à-dire à l'ajustement d'une gamme de coïncidences internes, suffisante pour que l'esprit et la chair communiquent librement et se mesurent dans la pensée créatrice. En d'autres termes, la révélation décisive, universellement valable de notre être, attendait l'éclosion d'une littérature authentique. Témoignage total, c'est elle qui nous dira sans dissimulation possible ce que nous sommes, et d'abord, puisque la conscience rencontre et expérimente premièrement la modalité sexuelle, quel homme nous sommes, quelle femme nous sommes.

Aubert de Gaspé, bavard insatiable, est le dernier témoin d'une vigueur capable d'arranger les choses du seul fait de son appétit. Son élan le porte jusqu'aux jours de Laure Conan, qui traîne, elle, dans son bagage littéraire et sentimental, les trompettes, les tambours, l'eau de Floride, les corsets et les bénitiers du XIXe siècle, et qui sera assez profonde et naïve pour com-

mettre les premières indiscrétions du nôtre. C'est encore une femme que nous trouvons à une présidence capitale de notre histoire. Une vieille fille, respectable et tourmentée, solitaire, candide, tellement inaccessible qu'elle n'a jamais permis qu'on la photographiât, et abondante en écritures — toutes à l'enseigne du devoir, du sacrifice, de la douleur, des larmes, du malheur, de la séparation et de la mort. Mais elle écrit aussi sous le signe d'Electra et voilà tout ce qu'il y a à retenir de son oeuvre. A cet égard, il serait difficile de trouver dans notre littérature un livre plus malsain qu'*Angélique de Montbrun.* Les amoureux du roman ne sont pas Maurice Darville et Angélique, mais M. de Montbrun et sa fille. Mme de Montbrun étant aussi morte que possible. Les déclarations passionnées que se prodiguent le père et la fille, l'emprise de l'un, la possession de l'autre, le décor de rêve, la mort violente de M. de Montbrun, la chute dont Angélique se relève défigurée et sauvée de Maurice et du bonheur, la solitude où s'enferme la malheureuse, l'omniprésence du père dans le souvenir et la piété, tout cela, à travers tant d'innocence, tout cela est tellement criant qu'il est inutile d'en faire l'analyse et qu'il serait odieux d'insister, si Laure Conan n'avait insisté elle-même dans *L'obscure souffrance* dont la sombre héroïne, assoiffée d'amour, désespère de bonheur et rêve du martyre au fond d'un cloître de lieux communs. Naturellement, madame sa mère est morte et en décédant, lui a fait promettre de ne jamais abandonner monsieur son père, qui n'est pas très bien. La vérité, c'est que le monsieur est un ivrogne et une brute. Poussée à bout, la pauvre fille en vient à désirer la mort de son père. Horreur et abomination! Mais tout s'arrange au confessionnal et tout finit bien, c'est-à-dire dans le sacrifice.

Les sagaces barbons qui voyaient en Laure Conan un de nos écrivains les plus représentatifs ne croyaient pas si bien juger.

Au temps de cet auteur considérable s'affairent des écrivains de moindre envergure mais fort estimables: les pondeuses de billets. Elles signent Françoise, Renée des Ormes, Théry, Madeleine, Météore, Eve. Femmes de la meilleure société, descendantes de celles-là qui refusaient de se tenir derrière la chaise de leurs seigneurs à table, pionnières du journalisme féminin au Canada, porte-parole de leurs soeurs, consciences éveillées à bien des réalités qui échappaient aux dirigants, inappréciables témoins de leur monde, ces précieuses apportent un peu de délicatesse et de poésie dans l'ambiance de barbiches, de bedaines,

de breloques, de cigares et de crachoirs que vénéraient ces messieurs. Car ces messieurs sont au fumoir, sanctuaires de virilités qui éprouvent le besoin de se donner le change en formant une franc-maçonnerie pourvue de sa liturgie à quatre rubriques, à savoir: les affaires, le petit verre, les cartes et l'obscénité. S'ils ne sont pas des parvenus comme lui, ils ont bien la mentalité de Jiggs. Mme Dandurand, une de nos chroniqueuses les plus intelligentes, affirma "que l'esprit de sociabilité n'existe plus que du côté de la femme" et laisse entendre que la timidité des hommes importants ne permet pas l'existence des salons. D'autre part, elle note la démission totale et la vie complètement nulle de toute une classe de femmes et elle-même trahit l'aliénation commune à la plupart en s'écriant: "La vraie jeune fille est une créature si pure, tellement au-dessus de ceux — hommes jeunes ou mûrs — qui ont l'avantage de l'approcher!" En d'autres termes: passez au salon, mais ne touchez pas. Il y a le cercle et le fumoir; il y a aussi les gynécées. Car, hélas! la femme correspond nécessairement en quelque chose à l'attitude défectueuse de son homme, il faut qu'elle soit en résonnance avec lui, en complicité, en cause, et responsable comme lui et victime avec lui.

Par son attitude négative la mère bourgeoise tend à enfermer sa fille en un inviolable gynécée moral. En 1908, devant un congrès médical, le Dr Hervieux s'étonna de cela, le pauvre homme: "Par un trait de moeurs que je ne puis m'expliquer, dit-il, non seulement elle ne fait pas profiter sa fille de l'expérience que lui a donnée la maternité, mais s'abstient d'une façon absolue de la renseigner sur les premières fonctions génitales physiologiques de la jeune fille... et (sur) les devoirs qu'elle aura à remplir dans la vie". Le couvent, moins discret que la mère, enseignera systématiquement la honte aux adolescentes, admirablement préparées de la sorte à subir les innommables exigences de ces messieurs qui, de leur côté, se sont initiés, tout seuls, au collège, comme de grands garçons.

Les médecins relèvent un trait curieux chez ces mères si expertes en maternité et si peu enclines à l'initiation. Ils trouvent qu'elles sèvrent trop tôt leurs enfants. Cela avait des conséquences qu'ils connaissent et d'autres qu'ils ne soupçonnaient pas. A propos de sevrage, dans ses mémoires, *Quatre-vingts ans de souvenirs*, Mme Béique signale une autre étrangeté: certains directeurs de conscience demandaient "aux jeunes femmes de cesser de nourrir un bébé afin de pouvoir jeûner comme les autres" en carême. Cela rejoint l'attitude édifiante de Laure Conan. On se souvient, ou on s'est fait dire, qu'en ce temps-là l'enfance était une maladie grave et que les nourrissons pleu-

raient jour et nuit et que les mères faisaient de l'insomnie. On commençait alors à administrer des calmants aux bébés, à la vive satisfaction des mères. L'auteur de *Larmes d'amour* et de *La sève immortelle* s'indiqne quelque part et rappelle énergiquement que "la mère est vouée au sacrifice". Quant aux bébés, entériteux et rachitiques, qu'ils s'entraînent au malheur!

Du haut en bas de l'échelle sociale, l'importance de la femme croît et là-dessus les plus anciennes observations sont vérifiées. A la campagne, la femme "arbitre suprême", règne, selon l'expression consacrée, avec le titre de "créature" que son homme lui a décerné, exprimant là son admiration, son amour distant, sa peur, sa sujétion et son mépris. Sa femme, la "créature", est un être à part dont il est obligé de se dissocier; il montre pourquoi en l'appelant "sa mère", à quoi elle lui répond par "son père". A noter que les époux s'adressaient ainsi à leurs parents avant leur mariage. A noter que de nos jours encore, dans le peuple, les maris diront bien plus volontiers "la femme" que "ma femme" en parlant de leur compagne. "Ma femme" est une expression possessive qui semble leur répugner comme une indécence.

Nous sommes encore sans nouvelles des bébés qui ont tant pleuré. Ils vont nous en donner eux-mêmes. Et, avec les plus doués d'entre eux, elles prennent leur aspect de désastres, les énormités servies par une Laure Conan et savourées comme les suprêmes bonbons nationaux par l'élite de ses contemporains.

Au début plane un présage inquiétant: Nelligan, qui détenait prématurément, sans doute, des promesses d'authenticité, s'évanouit sur le seuil de son expérience. Les autres s'aventureront plus loin et le lecteur de livres canadiens recueille ici et là sa récompense: des moments de trouble devant des présences enfin revêtues de leur chair. Comme des soeurs précoces, les femmes devancent leurs frères et bien plus audacieusement qu'eux révèlent l'attente qu'il y a en elles. Elles réclament avec une sourde véhémence. Ainsi, Medjé Vézina:

Tous les renoncements qui font haïr la terre
Vont crever dans mes mains comme des raisins noirs...

Et alors:

Forcez la porte close où l'espoir fut mené...

Puis une langueur, qui lui fait se demander:

Où l'alcôve a parfois cette grave détresse
De n'abriter la nuit que ma seule mollesse ?
Mais où donc a dormi ma misère...

Et enfin, et épanouissement:

Car la bouche retient en trace indélébile
La forme du plaisir émergeant comme une île.

Simone Routier annoncera elle aussi avec le larges violences un bel orage. Mais après une effusion initiale, elle devient réticente, comme d'autres.

Jovette Bernier, dont la légèreté aiguë fait de loin penser à Colette, est plus explicite si elle est moins nombreuse. Antérieure à toute expérience autonome, la frustation de

L'enfant triste qu'on leurre
Et qui, dans ses mains vides pleure,

gît au fond de la détresse de celle qui dit:

Faiseuse de chansons que tu n'as pas pu chanter...
Faiseuse de bonheurs toujours trop difficiles
Maladroite, qu'on vit partout les mains chargées,
Soulevant on ne sait quel paquet d'abandon...

et qui avait eu un jour cette exclamation si perçante:

L'inconstance qui fuit; l'enfantine inconstance.

Dans son roman, *La chair décevante,* où elle remue l'amour avec une aisance entendue, jamais égalée depuis, et à côté de laquelle plus d'un romancier très mûr aura l'air d'un polisson, elle s'embarrasse petit à petit et, à travers un déplorable mélo, se punit en empêchant un inceste.

Aucune de ces poésies, et des autres que je ne mentionne pas, ne donnera sa pleine mesure, aucune n'atteindra sa consommation formelle, fruit d'une maturité possédée. On les sent retenues, ou fascinées par une orientation rétrogade. Les unes versent dans la dévotion, les autres dans le patriotisme; d'autres encore disparaissent brusquement ou glissent dans le silence, ou son équivalent...

Chez les poètes, même chose en plus pauvre: amorces d'expériences, éclats figés, promesses pas tenues. Paul Morin, par

exemple, n'examinera pas l'équivoque venue se loger comme un papillon de nuit dans l'éloge flamboyant d'une femme:

Tu es belle comme ces éphèbes qu'on voit,
Blonds et sans sexe, avec, à la main, une palme.

Et tu as le mystère de ces jouvencels...

Le poète se demande ensuite s'il ne va pas mourir d'étreindre ce rêve, ce rêve où un enfant imprécis condense son désir, son impossibilité, ses contradictions.

Cela va beaucoup plus profond que les sentimentalités et les fabrications courantes de l'heure. Mais c'est une limite. Avant les écrivains qui vont suivre, tous ne chantent et ne racontent que les abords de tout.

Quand, avec une qualité variable, l'expression littéraire au Canada français accède à l'universel, c'est pour mettre en question l'édifice entier de nos valeurs, pour révéler la faillite subjective de nos pricipales structures, manifester l'illusion de nos assises, la ténuité de notre présence, la rupture de notre unité, les discordances de notre intelligence et de notre affectivité; c'est pour étaler un magma de ressentiment et de révolte — d'autant plus douloureuse qu'elle porte généralement à faux, et de colère — ce renouvellement de l'aliénation, et de désir, d'impuissance, de frustration, d'incurable culpabilité et de châtiment. Plus elle devient vraie, plus notre littérature se norcit de malheur. Affreusement solitaire, sans issue, bloqué, ce malheur se dresse dans le désert, il épuise sa substance sans bénéficier comme ailleurs d'une densité humaine qui le soutiendrait, l'alimenterait, le transformerait et lui donnerait une charge positive. Chez nous, gageure terrifiante, la transcendance esthétique est précaire et la fécondité est courte. Des durées comme celles d'Alain Grandbois, de Rina Lasnier, étonnent toujours. C'est une question de temps et, comme de Saint-Denys-Garneau, le sentiment ronge les meilleurs que "ce n'est pas la peine qu'on en vive, quand on en meurt si bien".

Avant de gagner son silence sans avoir pu s'emparer de sa joie, l'auteur de *Regards et Jeux* et des *Solitudes* s'est demandé ce que nous avions fait de notre joie:

Et maintenant quand est-ce que nous avons mangé
notre joie
toutes les autres questions en ce moment ont fermé
la bouche de leur soif

Et l'on n'entend plus que celle-là qui reste
persistante et douloureuse
Comme un souvenir lointain qui nous déchire
jusqu'ici
Cette promesse et cette espèce d'entrevue avec la
promise...

L'entrevue du promis et de la promise tourne mal. Ils ne se reconnaissent pas et ils se manquent tous comme les futurs douteux que Thérèse Tardif rapproche dans *La vie quotidienne,* comme les époux du *Feu intérieur,* de Rex Dasmarchais; ou bien la promise meurt comme *l'Initiatrice,* comme l'Armande, de Robert Choquette, à *Fontile,* la Micheline de l'*Evadé de la nuit,* la Fanny de Louis Dantin, avant la fin de ses enfances, ou disparaît comme *l'Amica* d'Anne Hébert; ou bien le promis se tue comme le Marcel de Robert Elie à *La fin des songes,* ou il est tué comme le Jean d'Eloi de Grandmont.

Ces promis et ces promises ne sont jamais seuls. Des fantômes mortellement aimés, haïs ou subis, les veillent, les accompagnent, les surveillent, les poursuivent, les hantent, les empoisonnent dans l'emprise immédiate du quotidien ou le marécage du souvenir. Nous sommes toujours en famille, même pour l'adultère — autant que possible. Et sauf deux créatures de Robert Charbonneau, le premier et le plus grand de nos romanciers intérieurs, sauf Ly et Génier, seuls personnages troublants par les mâles et les femelles accouplés de Thériault, pas un n'a la moindre présence physique.

Ils sont tous à l'état de problèmes.

Amour empêché, amour interdit, amour puni, amour sali, angoisse devant l'autre, échec des libérations et des possessions, inanité des secours humains et des recours à Dieu, effondrements et morts pour avoir voulu réaliser le couple, telle est donc l'expérience que l'homme et la femme font d'eux-mêmes ici, selon ceux qui par définition exercent la conscience! Ironie formidable quand on songe au passé conjugal de notre peuple. Trois siècles remplis des triomphes de la famille et des bénédictions sacramentelles du mariage, écoulés dans la foi et la piété, à l'abri de tout, ces trois siècles aboutissent donc à cette déconfiture malsaine! L'expérience de la procréation, dont nous avons fait une quasi-mystique, préparait donc le peuple de scrupuleux que nous sommes, un peuple intimidé, et hanté par la chair comme s'il n'y avait jamais goûté et qui se méfie d'elle comme si l'instrument de son salut était le vertige de sa perdition. Si nous ne savons plus jouir ni des promesses, ni de la promise, ni du promis, c'est parce que nous n'avons plus notre joie.

Notre joie, on nous l'avait mangée ailleurs qu'ici.

Dès les premiers mots d'un conte terrible et magnifique, dont la charge symbolique est explosive, Anne Hébert nous insinue la clef de notre aliénation. Le *Torrent* est l'histoire d'un enfant seul avec une mère coupable, durcie de remords et d'orgueil et forte comme un homme. François refuse la prêtrise que Claudine veut lui imposer et en laquelle elle voyait la rédemption de son propre péché et sa réhabilitation sociale. Furieuse, elle frappe son fils et le rend sourd à jamais aux voix de la terre. Libéré par François, un cheval, qui réunit en lui toutes les puissances de la vie, du sexe, de la révolte et de la mort, tue Claudine. Alors avec l'argent de sa mère François achète une femme sans nom et qu'il appelle Amica, amie. Un jour, elle s'enfuit emportant l'argent de Claudine et François se jette dans le torrent, lieu d'une longue fascination. Le conte commence par ces mots: "J'étais un enfant possédé du monde".

Cette insinuation nous place dans un contexte universel et si nous le rejoignons en remontant vers le moment historique de nos origines, nous aboutissons en pleine liquidation du moyen âge unitaire, nous débouchons sur une époque essentiellement dualiste. Or le dualisme, c'est la grande hérésie, l'hérésie proprement et directement satanique. Elle commence en Adam, lien de la création. Elle rompt l'unité des choses visibles et invisibles, nouées en l'homme, par l'union substantielle de la chair et de l'esprit, lesquels sont désormais condamnés aux déchirements des concupiscences et à la réfection d'une harmonie sans cesse compromise. L'orthodoxie détient dans le Christ le principe d'une unité infiniment meilleure que celle d'Adam et contre laquelle rien ne prévaut. Mais les orthodoxes, pris individuellement, ne sont pas à l'abri dans leurs psychologies, leurs métaphysiques et leurs morales; ils peuvent être empoisonnés et contredire inconsciemment le salut, lequel est choix de tout, c'est-à-dire assomption matérielle et visitation spirituelle. Par suite du péché d'Adam l'esprit orgueilleux redoute la matière devenue opaque et il loge en elle le mal et il méprise la terre qu'il doit interpréter et posséder. Et comme il expérimente la matière par l'instrumentalité du corps et que le corps, c'est la modalité sexuelle, il imprégnera le sexe de peur et de honte.

L'histoire est faite des pulsations de ces pôles, et plus la conscience progressera, plus les conditions de l'unité seront exigeantes, plus compréhensifs seront les rapprochements et plus

vastes les écarts, plus riches les harmonies et plus violentes les discordances.

Notre malheur est de surgir du courant dualiste qui baignait le classicisme du Grand Siècle. Notre pays commence au moment où la nouvelle casuistique tente vainement de libérer l'homme d'une excessive responsabilité, au moment de la réaction janséniste, au moment où Pascal inaugure l'angoisse moderne et où Descartes propose à l'Occident ses divorces souverains. En ce temps-là aussi, paraissait un nouvel homme, le bourgeois ramasseur de moyennes; il prend le deuil de la joie, se vêt de noir et abandonne à la femme comme un jeu immoral la décoration du corps; il se distingue d'elle pour confirmer sa différence intimidée, incapable de risquer librement les échanges et les ressemblances des sexes. Et puisque c'est toujours un monde d'hommes, l'inculpation, le reproche, la méfiance et la sévérité viseront surtout la femme, désir premier et première victime.

Nous avons donc entrepris la conquête de notre monde en n'aimant pas le monde et en le refusant. Nos élans étaient freinés et contrariés à la source et dans leurs épanchements. Et nous nous sommes multipliés en condamnant la chair, au fond d'un secret que notre conscience a rejoint sans le comprendre; nous nous sommes aimés dans une intimité défectueuse où la nécessité féminine s'est revêtue d'interdiction, nous nous sommes trompés dans une union où la femme était mère.

Mais nous sommes venus ici accompagnés d'hommes et de femmes de Dieu, c'est-à-dire unifiés en proportion de leur sainteté. Leur présence est une prophétie sur nous et une piété inspirée nous a donné un patronage semblable à une homéopathie surnaturelle.

Le Précurseur, notre patron, est un solitaire dont Jésus a dit que "parmi les enfants des femmes, il n'en a point paru de plus grand que lui". Mais cet enfant "a grandi et s'est fortifié en esprit", et ce ne fut pas avant d'avoir atteint sa pleine taille qu'il a dit du Christ et de lui-même: "Il faut qu'il croisse et que je diminue". Implicitement ou explicitement, on doit de toute nécessité se vouloir et s'aimer avant de se donner charitablement, on doit posséder le monde avant de le sacrifier valablement. Malheur à ceux qui anticipent sur la terre et sur le ciel et qui laissent derrière eux des trous dans la réalité: ils omettent l'espérance, vertu du temps, qui sait patienter dans la conscience, si elle ne peut s'exercer d'emblée dans l'ascèse.

La veuve Marie de l'Incarnation contredit la meternité close sur elle-même comme une prison, ou fermée sur l'enfance

comme un piège. Sa solitude épouse Dieu. Son fils, abandonné, passe — conformément à l'intuition de sa mère — de la frustration à une maturité qui se donnera elle aussi, librement, aux affaires de Dieu. Obtenus d'une façon tout autre mais non moins décisive, les mêmes abandons s'imposent au grand nombre dont la vocation est de réaliser le couple, c'est-à-dire de se mettre sous la bénédiction de Dieu, en puissance l'un de l'autre, à l'exclusion de toute autre puissance de chair.

Jean LE MOYNE

Feuilles volantes

"Emplissez la terre et soumettez-la."
Genèse

Que la possession de la femme soit pour l'homme
le signe de la possession du monde.

x x x

On peut posséder comme on possède un trésor,
pour garder à soi en toute ignorance. Mais
on ne possède réellement que ce dont on a senti
et pénétré une part du mystère et du secret.

x x x

Le monde construit de main d'homme est sans
mystère et sans secret. Il s'apprend et se sait.
Il ne se possède pas.

x x x

C'est à travers la femme qu'un monde se découvre,
qu'apparaît ce seul monde que l'homme peut posséder.

x x x

En s'offrant, la femme offre ainsi le monde.

x x x

La femme s'offre si elle sent qu'on peut la posséder,
que l'homme cherche le monde à travers elle. De même,
l'homme ne cherchera le monde que s'il sait que la femme
est là pour s'offrir et offrir le monde.

A celui qui cherche, un monde s'ouvre à la mesure
de ses désirs et de la force qui grandit en lui.
Et la femme regarde ce monde qu'elle fait naître.
Il vit de son offrande et du désir de l'homme de
l'une est la mesure de l'autre.

x x x

C'est ce monde possédé que l'homme apporte à la femme.

x x x

Que la possession du monde soit le signe de la possession
de la femme.

x x x

Une exigence terrible pour l'homme brûle constamment
au fond du coeur féminin puisque le sens de la femme
se perd si l'homme ne cherche plus la possession du
monde.

x x x

L'homme qui n'a de lieu que sa solitude ne peut
posséder une femme.

x x x

La richesse secrète de la femme est perdue si l'homme
n'est pas là pour la manifester.

x x x

La femme qui se sent menacée dans son existence même,
ne peut plus que détruire et ramener le monde à la
mesure de sa pauvreté.

x x x

Elle essaiera seule sa conquête du monde.
Elle cherchera à posséder directement ce que
l'homme n'aura pas su lui apporter. Mais l'homme
aura perdu son sens comme la femme. Ils deviendront
des compagnons dans une recherche sans issue.

Pour garder l'espoir, il faut que la femme consente à descendre au fond de sa propre misère, et l'assume. Elle offre ainsi avec elle la misère du monde.

x x x

L'équilibre est rompu, irrémédiablement ,si la femme exige de l'homme la possession d'un monde qu'elle n'a pas su ouvrir.

x x x

Au temps des croisades, dit-on, plus d'un chevalier, conscient des risques du départ, préférait à l'auréole de sa mission, la certitude d'une ceinture de chasteté, pour protéger sa dame en la solitude des châteaux.

x x x

Maintenant encore, l'homme n'a jamais tout à fait confiance dans l'attente de la femme, car la femme n'est jamais tout à fait sûre que l'homme reviendra.

x x x

Peut-être alors l'amour commence-t-il ici, dans la foi que l'on se donne quand même.

Pauline TREMBLAY

La femme est-elle exploitée?

Dans les premières phases de l'histoire, au moment où les humains vivaient en primitifs, l'homme et la femme étaient fondamentalement égaux. Cependant, à cette époque, les familles constituaient à elles seules de petites sociétés, et le besoin de domination étant très fort chez ces êtres sauvages, il était normal que l'homme et la femme cherchassent à se dominer mutuellement. Ils y parvinrent tour à tour. L'humanité a connu le matriarcat et le patriarcat. Mais le fait qu'ils aient pu dominer à tour de rôle prouve que la supériorité d'aucun des sexes n'était inscrite dans la nature.

Dans le contexte de la vie primitive, l'homme et la femme avaient également besoin l'un de l'autre. L'apport de la femme ne se limitait pas à son rôle de mère et de ménagère. Il était aussi considérable sur le plan du travail productif. L'époux et l'épouse s'occupaient ensemble aux travaux des champs; cette communauté dans le travail instaurait entre eux des rapports égalitaires.

Quand l'évolution de la technique – construction de villes, navigation, essor commercial, etc. – commença à déplacer le champ des activités humaines, quand la cellule familiale cessa d'être l'unique centre de production, la division des tâches survint, et avec elle, la séparation des sexes.

L'essor des techniques et de la production attira la main-d'oeuvre à l'extérieur des unités de production fractionnées que constituaient les familles. A partir de là, à cause de la fonction maternelle de la femme, la communauté de travail entre l'homme et la femme fut brisée. Il était normal que la femme qui portait et nourrissait les enfants, restât à la maison, tandis que l'homme sortait pour participer à des travaux collectifs.

Cette division des tâches – à la fois quant aux lieux et quant à la nature du travail – entraîna d'abord une incompréhension croissante entre hommes et femmes ainsi qu'une dépendance de plus en plus grave de la femme. Celle-ci devint dépendante, parce qu'elle avait cessé de participer au travail producteur, parce qu'elle dépendait entièrement de l'homme pour sa subsistance.

Les coutumes sociales cristalisèrent cet état de fait qui autrement aurait pu être provisoire.

Il fallut attendre les bouleversements de la révolution industrielle pour qu'une brèche fût percée dans cette tradition fortement incrustée dans les structures sociales.

La prolétarisation, surgie de l'ère industrielle, rendit nécessaire le travail des femmes à l'extérieur. Les ouvrières, une fois sorties de l'isolement du foyer, une fois engagées avec les hommes dans des tâches productives, prirent conscience, en même temps que des problèmes généraux de la classe ouvrière, des problèmes particuliers au sexe féminin. C'est ce qui explique ce parallélisme à peu près constant entre le mouvement socialiste et le mouvement d'émancipation de la femme.

Une analyse historique approfondie de l'évolution féminine dépasserait largement les cadres de cet article. Toutefois, même en s'en tenant à l'époque contemporaine, on trouve dans la société actuelle une image de cette évolution historique qui en constitue à la fois l'aboutissement et le reliquat.

1) Dans la vie paysanne — particulièrement celle des régions peu avancées techniquement, nous trouvons une reproduction de la vie primitive. C'est-à-dire l'homme et la femme travaillant sur une terre qu'ils défrichent et cultivent ensemble. Dans ces milieux, la femme, tout en étant formellement inférieure à l'homme, est en fait son égal. L'homme lui voue une sorte de respect peu commun dans d'autres couches sociales. Il ne respecte pas seulement en elle la mère et l'épouse, mais la collaboration, la compagne de travail.

2) Dans la grande et la petite bourgeoisie, là où les tabous sociaux interdisent généralement le travail de la femme, celle-ci est extrêmement dépendante. Dans le cas où l'état de fortune exige que la femme accomplisse elle-même toutes ses tâches domestiques, elle devient facilement une sorte de servante bien traitée que l'on considère consciemment ou non comme un poids — puisque son travail n'est pas apprécié. Et c'est normal — injuste mais normal — que ce travail ne soit pas apprécié. Il ne laisse pas de traces. Quand il s'agit des tâches domestiques et du soin des enfants, les résultats ne sont perceptibles que si on cesse de les accomplir.

Supposons par exemple qu'une mère de quatre enfants tombe brusquement malade et qu'il n'y ait ni voisine, ni parente, ni aide domestique pour prendre la relève. A ce moment, le mari prendra brutalement conscience de l'importance de la tâche assumée par sa femme. Celle-ci guérira, reprendra son poste. Pendant quelques temps, l'homme se souviendra de son

expérience. Puis, peu-à-peu, tout rentrera dans l'ordre, et le mari recommencera à ne rien voir. Encore une fois, c'est là un phénomène normal.

Par contre, si la famille est fortunée et que la femme peut se dispenser d'accomplir elle-même ses tâches domestiques, il pourra arriver qu'elle prenne aux yeux de son mari plus d'importance que l'épouse qui frotte toute la journée. Mais ce sera un peu la même sorte d'importance que l'on attache à un objet de luxe, à une belle voiture par exemple, qui coûte cher d'entretien et qu'on n'aime pas voir vieillir. C'est une importance qui ressemble à du mépris, quand il s'agit d'un être humain.

3) Les femmes qui travaillent en collaboration avec des hommes dans le contexte de la vie moderne, que ce soit en usine ou dans les professions libérales et artistiques, sont presque toujours passablement indépendantes. Le cas des ouvrières et des employées de bureaux non mariées est un peu différent, parce qu'on les considère souvent à tort ou à raison comme des femmes qui "attendent" le mariage, c'est-à-dire qui attendent de se mettre sous la dépendance d'un homme.

Dans la plupart des pays, l'égalité de la femme au point de vue légal ne constitue plus un problème très grave, de nos jours.

Cependant, l'histoire et la tradition ont laissé des traces profondes que les lois ne suffisent pas à faire disparaître.

Cette bataille de l'égalité féminine, à peu près gagnée sur le plan légal, est loin d'être terminée quand le comportement social et les réactions psychologiques individuelles sont en jeu.

Ce qui se passe, par exemple dans les pays communistes, est assez révélateur à ce sujet. Les législations de ces Etats sont les plus avancées de toutes en ce qui concerne le statut de la femme. Celle-ci jouit d'une indépendance totale, de droits égaux dans tous les domaines. La législation du travail les favorise. L'ouvrière obtient une réduction des heures de travail quan elle est enceinte, deux mois de congé pour son accouchement; elle peut emmener son enfant dans des garderies situées sur les lieux mêmes de son travail. Elle peut quitter momentanément sa tâche pour nourrir son enfant, etc.

Cependant, d'après les témoignages de gens sympathiques au régime, ces améliorations certaines ont une portée bien limitée, parce que — dans les démocraties populaires au moins — il s'agit d'un progrès unilatéral. On admet que la femme travaille à l'extérieur. Les maris, à ce qu'il paraît, sont même assez satisfaits du salaire supplémentaire qui rentre dans la caisse familiale. Mais, à la fin de la journée, quand le mari et l'épouse arrivent du travail, monsieur lit le journal tandis que madame

prépare le repas. Après le souper, madame doit encore s'occuper seule des enfants, du ménage, du lavage, etc. Il s'agit donc d'une indépendance qui se paie très cher, puisqu'elle exige une double journée de travail.

Et en Union Soviétique, où depuis des années les femmes reçoivent une éducation égale à celle des hommes, où elles ont toute sorte d'avantages légaux, dans ce pays où le nouveau régime est installé depuis 40 ans, le Soviet Suprême, le Parlement, ne compte, paraît-il, qu'une seule femme. Hasard? Peut-être. Ce qui est plus probable, c'est que là comme ailleurs et en dépit de la législation, des préjugés vieux comme le monde subsistent encore.

Ce phénomène n'est aucunement propre au régime socialiste. Il se manifeste quotidiennement dans nos pays.

Faut-il en conclure que les femmes sont de pauvres êtres irrémédiablement persécutés et que les hommes sont des exploiteurs féroces?

L'attitude de certaines femmes indique que tel est leur sentiment. Personnellement, je pense que les hommes ne sont aucunement "coupables" à cet égard et qu'ils ne sont en rien responsables de la situation inférieure de la femme.

D'abord, le fait que les femmes soient parfois effectivement inférieures — même s'il ne s'agit pas d'une infériorité naturelle — explique en partie le sentiment de supériorité masculin. Dans le cas où l'homme généralise un peu trop vite et considère à priori une femme comme un être inférieur, ce n'est pas, il me semble, parce que cet homme a une âme d'esclavagiste. Il est tout simplement victime d'un préjugé — qui finira bien par disparaître, pourvu qu'on se donne la peine de le déraciner.

Je pense surtout que la plupart du temps, les femmes se placent elles-mêmes dans une situation d'inégalité, que ce soit dans le mariage, dans les relations amoureuses, dans leurs contacts sociaux avec les hommes, ou sur le plan du travail.

Le mariage est, sans contredit, le théâtre de prédilection de la guerre des sexes. Qu'il s'agisse d'une guerre totale, d'une guerre de guérilla, d'une guerre froide ou d'une paix armée, les combattants naviguent dans un océan de "casus belli". La cohabitation, les soucis, les difficultés matérielles, l'infidélité, réelle ou potentielle, les divergences d'intérêts, toutes les occasions sont bonnes pour dresser l'homme contre la femme. Une femme est-elle exaspérée par le manque d'ordre de son mari? "Ah! les hommes!" s'écriera-t-elle avec rancune, sans penser que sa voisine ou une amie intime sont peut-être affligées du même défaut. Un homme trouve-t-il sa femme trop coquette avec les hommes,

il pestera volontiers contre toute la gent féminine, oubliant que certains de ses compagnons de travail ont la manie insurmontable de faire la cour à toutes les femmes. Il existe une tendance naturelle à donner au sexe opposé l'exclusivité d'un défaut constaté chez le conjoint. Paradoxalement, le mariage qui unit l'homme et la femme, instaure entre eux une incompréhension qui peut atteindre des proportions graves, si l'on n'est pas continuellement sur ses gardes. En même temps qu'il les expose aux irritations mutuelles de la co-habitation, il leur assigne des tâches et des intérêts différents qui les éloignent progressivement l'un de l'autre. Le mariage est donc — c'est là un lieu commun — une entreprise difficile à réussir et pour le mari et pour l'épouse. Mais je pense que pour le moment, et en général, c'est la femme qui est le moins bien partagée dans cette aventure. La plupart du temps, elle ne fait pas grand'chose pour améliorer sa situation.

Si elle n'est pas riche et reste au foyer, elle passe souvent une vie vouée jour après jour, année après année, à des tâches fatigantes, ingrates et solitaires. Si elle est riche et oisive, elle mènera peut-être une existence facile, mais dépourvue des satisfactions profondes d'une vie active. Elle ne sera qu'une fleur à la boutonnière de son mari. C'est un destin qui n'a rien d'emballant. Si elle travaille, elle devra lutter contre les préjugés sociaux qui lui interdisent une vie indépendante. Elle devra faire des efforts constants pour concilier sa vie professionnelle avec son bonheur conjugal et familial. Travailler à l'extérieur sans que ses enfants en souffrent, avoir une carrière sans donner à son mari l'impression qu'elle le néglige. Car à l'heure actuelle, il est normal que l'homme — fût-il remarquablement dépourvu de préjugés, ait de temps à autre cette impression. Même si un homme croit sincèrement que sa femme a comme lui le droit d'exercer une profession, il conserve certains réflexes traditionnels. De plus, l'entourage pourra l'influencer contre sa volonté. S'il voit autour de lui des maris qui sont des maîtres souverains, qui sont entourés par leurs épouses de mille prévenances respectueuses, qui ne doivent jamais faire leur part dans l'accomplissement des tâches domestiques, il pourra parfois oublier ses convictions et penser que sa femme n'est pas une bonne épouse. Dans une pareille éventualité, la femme doit se rendre compte que la réaction de son mari est normale, et ne pas s'en irriter. Il lui faudra, sans abandonner son travail, persuader son mari que ses occupations à elle, à l'extérieur, ne la rendent pas indifférente à lui. Ces explications peuvent revenir périodiquement. Elles ne sont pas toujours faciles.

Si l'homme et la femme étaient véritablement des égaux — d'une égalité reconnue mutuellement — des conflits de ce genre ne surgiraient pas. La femme pourrait être épouse et mère tout en consacrant une partie de son temps à des activités utiles, à l'extérieur.

L'homme trouverait normal de partager avec son épouse le poids des tâches domestiques, sans avoir pour cela l'impression d'être victime d'une injustice.

L'inégalité des sexes se manifeste aussi dans les relations amoureuses. D'abord par l'attitude de plusieurs jeunes filles qui considèrent l'amoureux qu'elles ont ou qu'elles espèrent, soit comme un pourvoyeur, soit comme un protecteur. Aussi dans le fait que plusieurs hommes classent les femmes par catégorie: celles avec lesquelles on s'amuse et celles qu'on respecte et qu'on épouse. Par exemple, si un jeune homme couche avec une jeune fille qu'il n'aime pas et qui ne l'aime pas, il la méprisera ensuite. Mais il se gardera bien de se mépriser lui-même. De deux choses l'une: ou bien il considère qu'il est méprisable de coucher avec un être qu'on n'aime pas, et alors qu'il se méprise lui-même; ou bien il croit que c'est légitime et en ce cas, il n'a aucune raison de mépriser sa partenaire.

Mais cela ne se passe pas ainsi, du moins chez nous. Un homme méprise les femmes avec lesquelles il couche — sauf s'il s'agit de son épouse légitime, et encore! — sans cesser de se respecter lui-même. On laisse entendre faussement que c'est une réaction naturelle. C'est faux. C'est tout simplement le fruit d'une éducation. On persuade les jeunes gens que certaines choses qui sont tolérables, sinon recommandables, pour les hommes, revêtent une toute autre gravité s'il s'agit d'une femme. Pourtant l'acte est le même. C'est une autre conséquence d'une conception selon laquelle la femme est respectable dans la mesure où l'homme la fait respectable. En l'occurrence, s'il la juge digne de partager sa vie.

L'inégalité est également perceptible dans les contacts sociaux quotidiens. Les règles de politesse, les moeurs courantes en témoignent. La galanterie en est une manifestation certaine, bien qu'hypocrite. Sous les apparences d'un respect d'ailleurs primitif dans sa forme, il exprime une commisération méprisante. Un jeune homme et une jeune fille sortent ensemble. Même si la jeune fille a plus d'argent que le jeune homme, c'est celui-ci qui paye les dépenses. Pourquoi? Parce que selon la tradition, une femme est incapable de pourvoir à ses propres besoins. On a des reproches à adresser à une femme? On s'en abstiendra parce que ça n'est pas "galant". On préférera dire pis que pendre de cette personne quand elle n'est pas là.

Quand des hommes ont envie de causer de choses qui les intéressent — qu'il s'agisse de politique, de sport ou de toute autre chose, — ils vont dans un bar ensemble en se gardant bien d'emmener une femme avec eux. Dans les réunions d'amis, les femmes forment un groupe et les hommes un autre. Et ainsi de suite.

Sur le plan professionnel, la discrimination existe aussi. Il est pratiquement impossible pour une femme de devenir ingénieur civil, même si ses aptitudes et ses goûts la destinent à ce travail. Il y a de plus en plus de femmes avocats ou médecins. Mais ces femmes rencontrent une opposition sourde de la part de leurs confrères, du moins pendant les premières années d'étude. Les Canadiennes se plaignent d'avoir très peu de débouchés dans les carrières scientifiques. Ou encore, dans les journaux, on confiera très rarement à une femme des chroniques politiques, financières, syndicales ou sportives, même si la candidate a toutes les aptitudes requises.

Il est donc assez clair que dans la vie courante la femme n'est pas considérée comme l'égale de l'homme.

Faudra-t-il obtenir la reconnaissance pratique de l'égalité féminine par des revendications, comme on l'a fait sur le plan législatif?

Faut-il au contraire attendre que les hommes changent subitement de mentalité sur ce sujet?

Je ne crois pas que ces solutions soient justes. On peut obtenir des droits en revendiquant, mais on ne peut influencer les réactions affectives ou les moeurs par des revendications.

Par contre, les idées des hommes sur les femmes évolueront dans la mesure où la réalité imposera cette évolution.

Il ne faut pas oublier non plus que pour des raisons historiques la femme est souvent inférieure à l'homme. Mais cette infériorité n'est ni naturelle ni immuable. Il appartient donc aux femmes, qui en ont les moyens légaux, de sortir de cet état d'infériorité, de prouver concrètement qu'elles en sont sorties, en se gardant bien de le crier à tout venant.

Je pense bien que la première phase de cette "libération" consiste à se débarrasser — sans cesser d'être féminine — des "manies" féminines héritées de la tradition. Une femme ne devient pas maculine parce qu'elle cesse de poser à la martyre, de quémander une protection dont au fond elle peut se passer, de réclamer des égards formels qui n'ont aucune raison d'être. Les femmes s'achemineront vers l'égalité totale quand elles renonceront systématiquement à tout privilège qui leur serait accordé parce qu'elles sont des femmes; quand elles s'efforceront de

devenir assez compétentes dans le domaine qui les intéresse pour que cette compétence s'impose d'elle-même, sans qu'il soit besoin de revendiquer les droits de la femme; quand elles feront comprndre aux hommes, par leur attitude et non par des discours qu'elles ne demandent aucun égard particulier, mais le respect dû à un être humain, indépendamment du sexe auquel il appartient, que dans le domaine de l'amour elles sont des êtres féminins au même titre qu'ils sont des êtres masculins, mais que dans tout autre domaine elles sont des **individus** purement et simplement.

Les femmes seront les égales des hommes quand elles cesseront de se faire les complices d'une discrimination qui disparaitrait beaucoup plus vite si elles ne l'entretenaient si soigneusement.

Il faudrait, je crois, que les femmes prennent une part plus active dans les associations professionnelles, dans les syndicats, dans la vie politique et civique, plutôt que de se cantonner dans des associations exclusivement féminines dont l'utilité est très relative, mais qui par contre aggravent les divergences d'intérêt et l'incompréhension mutuelle entre hommes et femmes.

Si nous voulons que s'intègre dans nos moeurs comme dans nos lois, une véritable égalité entre hommes et femmes, il faut d'abord y croire nous-mêmes. Je crois que nous serons en bonne voie quand nous serons débarrassées de cette mentalité de victimes et d'exploitées, et surtout de la tentation par dessus le marché de nous servir de nos faiblesses comme d'un atout.

Adèle LAUZON

A propos du "Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir

Voici un de ces livres retentissants, comme le rapport Kinsey ou le Kapital de Marx, dont on parle beaucoup, car le sujet lui-même est passionnant, mais qu'on lit difficilement car la lecture en est aride. Aussi éprouve-t-on, durant les quelque mille pages de texte, une lassitude fréquente, parfois même un agacement que l'auteur pourrait attribuer à l'orgueil mâle blessé, si plusieurs lectrices n'avouaient des sentiments analogues. Il est vrai que l'analyse lucide de situations où la femme est exploitée, réveille une mauvaise conscience qui préférerait s'ignorer. Et pourtant les thèses de l'ouvrage sont amoindries par un esprit revendicateur, qui contribue plutôt à les détruire, selon un processus dialectique que Madame de Beauvoir connaît bien, mais qui pourrait agir à son insu. Le style tranchant, en coup de poing, très peu féminin, le langage philosophique ésotérique, les longueurs, rebutent ceux-là mêmes qui devraient la lire. Il n'est pas jusqu'au titre, dans sa sècheresse voulue, qui ne traduise un certain mépris réducteur de son sujet, qui est la femme totale en situation dans le monde.

Mais, il y a plus grave. L'oeuvre semble aboutir à une impasse, qui guette de nombreuses femmes lorsque, cherchant à se poser en s'opposant, elles restent enfermées dans une révolte, par ailleurs valable pour se libérer. Beaucoup d'entre elles croient trouver leur voie dans des expériences multiples: artistiques, amoureuses, mystiques et parfois psychanalytiques, où nous pouvons mieux comprendre ce qui se passe. C'est pour ces soeurs qui se cherchent et leurs compagnons d'infortune, qu'il peut être opportun, dans une réflexion consacrée à la femme par une revue ayant à coeur de préparer une cité libre, de dégager l'esprit corrupteur de l'essai de Simone de Beauvoir, tellement représentatif de notre temps. Je m'excuse d'avance de l'aspect négatif de ces propos, mais il ne peut s'agir de résumer toutes les richesses d'un livre, par ailleurs remarquable.

Dès l'introduction, le drame de la femme est présenté avec beaucoup d'intelligence, presque trop d'intelligence intellectuelle, comme un conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose comme l'essentiel et les exigences d'une

situation qui la constitue comme inessentielle. L'auteur ajoute que ce problème n'aurait aucun sens si l'on supposait que pèse sur la femme un dessin physiologique, psychologique ou économique. Aussi décide-t-elle de discuter les points de vue pris par la biologie, la psychanalyse et le matérialisme historique. Voilà qui ne saurait manquer de nous intéresser. Il aurait peut-être mieux valu cependant parler de déterminisme, sans lequel il ne peut y avoir de liberté humaine (1), plutôt que de destin, qui évoque une fatalité magique; car la tentation sera grande pour Madame de Beauvoir, après une analyse richement documentée des servitudes physiologiques, psychologiques ou économiques, de les rejeter simplement par une affirmation de liberté sartrienne.

Le chapitre sur la biologie est le résumé d'un bon élève, fort en thème, mais il est regrettable que quarante pages y soient consacrées pour être ensuite utilisées si peu positivement. Ce qui en restera sera surtout que la femme ne saurait être enfermée dans une catégorie inférieure. C'est déjà quelque chose, car il est bon de dégonfler les significations abusives qu'on a parfois tirées de la biologie, mais on aurait espéré que les données en soient assumées davantage.

En réalité, et cela se verra mieux dans la suite de l'ouvrage, Simone de Beauvoir prend la contrepartie de toutes les valeurs réputées bourgeoises, comme par exemple l'estime souvent exagérée portée à l'enfantement ou à l'allaitement. Il est malheureux que des préjugés opposés viennent, déjà à ce niveau biologique, fausser son objectivité. Ainsi pour combattre certains arbitraires, est-elle amenée à leur en opposer d'autres, quand elle affirme par exemple que la gestation ne présente pas pour la femme un bénéfice individuel (p. 66). Elle a cherché à se corriger dans une note, où elle dit se placer au point de vue exclusivement physiologique, car psychologiquement cela pourrait être à la femme tantôt profitable, tantôt désastreux. Mais c'est au prix d'être infidèle au point de vue global qu'elle avait annoncé au début du chapitre, en raisonnant comme s'il y avait un être physiologique et un être psychologique distinct. L'affirmation que c'est au détriment de sa propre vigueur que la nourrice alimente le nouveau-né, est une abstraction dans laquelle tombe l'auteur en l'isolant d'un contexte plus général... et pourtant elle avait bien vu que la biologie était une science abstraite, dès que l'on acceptait une perspective humaine, définissant le corps à partir de l'existence (p. 73). Mais même si

---

(1) Cf. Noël Mailloux: Psychic Determinism, Freedom and Personality Development. Can. Journ. Psych. 7, 1 (1953).

l'on admettait la nécessité de certaines fragmentations pour l'étude du problème, l'affirmation n'en resterait pas moins arbitraire sur le plan biologique proprement dit. En effet, l'allaitement maternel n'affectera la vigueur de la nourrice que si certaines exigences ne sont pas remplies, par exemple: si elle a un mauvais régime, si elle est obligée de travailler dans de mauvaises conditions, etc... Existentiellement certaines femmes ne sont jamais aussi florissantes que dans la période où elles allaitent leur bébé.

Le parti pris pour démontrer l'oppression où aurait été tenue la femme est encore plus sensible lorsque l'auteur cherche à déceler une existence individuelle chez le mâle, par opposition à une absence d'autonomie chez la femelle. Par contre, si elle doit rapporter certains faits de supériorité femelle, comme chez la mante religieuse qui dévore le mâle, elle montre que c'est afin d'avoir la force de pondre et remarque justement que c'est divaguer de voir là une annonce de la lutte des sexes. Elle y voit simplement une exigence de l'espèce (p. 53). Mais quand cla se passe chez les humains, elle parlera plutôt du sexe fort qui asservit l'autre!

Sa revendication d'individualité et son antipathie pour la maternité lui font apprécier d'avantage la ménopause, où la femme se trouve délivrée des servitudes de la femelle. "Elle n'est plus la proie de puissances qui la débordent: elle coïncide avec elle-même", écrit-elle (p. 68). On peut se demander ce que vient faire un tel langage dans un chapitre consacré à la biologie. Que peut signifier ici la coïncidence avec soi-même? Si, existentiellement, être femme voulait dire être en relations complexes avec d'autres êtres, serait-ce vraiment coïncider avec soi qu'être délivrée des servitudes de la femelle? En effet, ce qui fait le malheur de beaucoup de femmes vieillissantes, c'est de se sentir inutiles. Des mélancolies d'involution s'installent alors, où la femme se sent **dépersonnalisée** dans la mesure où elle s'individualise, les liens avec les autres disparaissant ou s'intériorisant d'une façon exagérée. Il est malheureux que Simone de Beauvoir n'ait pas su mieux méditer l'observation, pourtant perspicace, que le destin de la femme se faisait d'autant plus lourd qu'elle se rebellait contre lui en s'affirmant comme individu (p. 69). C'est d'ailleurs le même problème pour l'homme, qu'elle considère néanmoins infiniment privilégié en comparaison. "Sa vie génitale, écrit-elle, ne contrarie pas son existence personnelle; elle se déroule d'une manière continue, sans crise et généralement sans accident." On voit que l'auteur n'a pas compris ce qui se passe dans les cabinets de consultation, dans les hôpitaux, ou même dans les bordels, où la sexualité personnalisée trouve tant de peine à s'exprimer.

Aussi aperçoit-on dès le début, le caractère polémique de l'ouvrage, au moment même où il aurait fallu relever des faits; quelques-uns s'en trouvent ainsi privilégiés et d'autres scotomisés. Cette mauvaise foi objective se retrouvera dans la suite du livre, où l'effort pour se situer sincèrement s'efface sous le besoin de se justifier. L'attitude adolescente ne semble pas avoir été dépassée.

Cette insuffisance se mesure bien dans le chapitre sur le point de vue psychanalytique traité avec une suffisance toute juvénile; surtout quand on compare avec les importants travaux d'Hélène Deutsch sur la psychologie des femmes. On pourrait taxer l'auteur de mauvaise foi subjective quand ces mêmes travaux restent ignorés à ce moment de la discussion. Pourtant Simone de Beauvoir les connaissait bien, puisqu'elle en fait de nombreuses citations dans son deuxième tome. En passant sous silence les apports d'H. Deutsch, de Karen Horney et de quantité d'autres, elle aura beau jeu pour déplorer la pauvreté des descriptions touchant la libido féminine, déclarant que jamais les psychanalystes ne l'ont étudiée de front (p. 91)! Elle propose alors, pour cerner davantage la réalité, de confronter la signification de la sexualité avec celle d'autres attitudes: prendre, capter, manger, etc... Elle semble croire que cela serait d'une grande originalité, mais elle oublie que les psychanalystes eux-mêmes l'ont déjà fait, notamment Abraham et Alexander! Encore plus malheureusement elle conclut que cet examen sort du cadre de la psychanalyse qui, selon elle, pose l'érotisme comme irréductible. Ici encore, elle ignore complètement le travail fondamental de Freud: "Au delà du Principe de Plaisir." Mais on n'en finirait plus de relever dans ces quelques pages les inexactitudes et les incompréhensions multiples, de même que des exagérations de langage, qui lui font porter des jugements totalitaires sans appels, du type suivant: "Il y a chez tous les psychanalystes un refus systématique de l'idée de **choix** et de la notion de valeur qui en est corrélative" (p. 85). Alors, pourquoi donc traiteraient-ils des malades et parleraient-ils de sublimation?

Une des incompréhensions qui aura la plus néfaste influence dans la suite est celle du symbole. Elle semble en avoir une notion strictement intellectuelle comme s'il ne faisait que représenter une chose. En bonne élève de Sartre, qui ne saurait admettre la notion de l'inconscient, pas plus que du ciel, voici la définition qu'elle propose: "Le symbole ne nous apparaît pas comme une allégorie élaborée par un mystérieux inconscient: c'est l'appréhension d'une signification à travers un analogon de l'objet signifiant; du fait de l'identité de la situation existentielle à travers tous les existants et de l'identité de la facticité

qu'ils ont à affronter, les significations se dévoilent de la même manière à quantité d'individus; le symbolisme n'est pas tombé du ciel ni surgi des profondeurs souterraines; il a été élaboré, tout comme le langage, par la réalité humaine qui est **mitsein** en même temps que séparation" (p. 88). Je ne sais si cette définition paraîtra plus claire que les notions psychanalytiques qu'elle jugeait trop floues. Peut-être d'ailleurs qu'avec les mots: **analogon, réalité humaine** ou **mitsein,** réintroduit-elle par en avant ce qu'elle met à la porte par en arrière; car s'est précisément cette réalité humaine, dont il resterait à prouver qu'elle n'est pas tombée du ciel et n'a pas de profondeurs souterraines, que l'enfant appréhende, sans toujours la connaître dans son devenir. Nous nous expliquerons à partir de l'exemple même qui semble tellement agacer l'auteur. La valeur généralement accordée au pénis proviendrait, selon elle, de ce qu'il symbolise une souveraineté qui se réalise en d'autres domaines (p. 90). Voilà une explication intellectuelle qui met la charrue avant les boeufs, car c'est avant même cette réalisation en d'autres domaines que l'enfant appréhende le symbole phallique, c'est-à-dire qu'il ressent plus ou moins clairement (consciemment) dans son pénis, plus de choses qu'il ne peut expliquer, ou pourra même expliciter à travers le temps.

L'intellectualisation du symbole concourt à le vider de sa valeur affective, dessèche l'esprit et le condamne à ne comprendre qu'une partie infime du réel. Traduire comme le fait Simone de Beauvoir le complexe de castration par la peur de perdre sa transcendance, est peut-être une formule philosophique qui n'est pas fausse, mais la notion perd ainsi, à force d'être générale, tout ce qu'elle a de caractéristique, de valeur clinique et humaine. Toute vérité, une fois connue, pourrait à la rigueur s'exprimer par une notation mathématique, moins choquante pour notre susceptibilité, mais l'homme réel ne peut être connu qu'incarné. Les conséquences de cette intellectualisation se feront mieux sentir dans la suite de l'ouvrage.

Il est une autre notion, centrale pour l'auteur, que la psychanalyse aurait pu singulièrement éclairer si elle avait pu l'intégrer, c'est celle de l'aliénation. Car le problème principal que cherche à résoudre le livre est de savoir pourquoi la femme est considérée comme l'Autre. Or ceci, pour Simone de Beauvoir, semble être un mal absolu. Par exemple, elle dit du processus d'identification, selon la psychanalyse, que "c'est s'**aliéner** en un modèle, c'est préférer au mouvement spontané de sa propre existence une image étrangère, c'est jouer à être" (p. 92). Elle ne voit dans l'identification que l'aspect mécanisme de défense; or toute la psychologie dynamique enseigne qu'il y a

là un processus nécessaire, édificateur de l'être. Nous ne sommes pas une génération spontanée, chacun provient d'un autre, et de même que le nourrisson passe par sa mère, notre réalité passe par les autres; il y a là une aliénation nécessaire, commune aux deux sexes, qui est une façon de se réaliser et de réaliser le monde. Il n'est pas possible et surtout pas très efficace de s'affirmer en l'air!

Selon Simone de Beauvoir, le vrai problème pour la femme serait, refusant ces fuites, de s'accomplir librement comme transcendance (p. 93). On peut se demander si la revue que fait l'auteur de diverses théories ne serait pas une façon de s'affirmer transcendante? Mais le rejet systématique qu'elle fait de ces théories ressemble plutôt à une caricature de liberté, qui l'empêche de les comprendre vraiment faute de se plier à la discipline de chacune; une psychanalyse, par exemple, serait certes intolérable pour un esprit en quête d'une liberté aussi absolue!

L'affirmation d'elle-même se continue d'ailleurs dans le chapitre suivant, où elle dispose allègrement, en dix pages, du point de vue du matérialisme historique. Je n'ai pas les compétences voulues en cette matière pour juger la valeur de ses critiques souvent brillantes. Je note cependant qu'elle accuse l'exposé d'Engels de demeurer superficiel (p. 99), de la même manière qu'elle avait trouvé superficiel le point de vue de Stekel (p. 91). On pourrait croire, si l'on n'y prenait garde, que la profondeur est un attribut beauvoirien. Il y a cependant une analogie que fait Engels entre la femme et le prolétaire, qui mériterait peut-être plus qu'une simple liquidation; or l'auteur se contente de lui opposer que le prolétariat vise à sa disparition en tant que classe, alors que la femme ne saurait se supprimer en tant que sexe (p. 101). C'est que précisément beaucoup de femmes, dans notre civilisation, mécontentes de la place qui leur est faite, sembleraient vouloir se supprimer comme femmes. Nous verrons certains symptômes de ceci dans les conclusions mêmes de l'ouvrage.

La deuxième partie du premier volume est consacrée à une vaste fresque historique très stimulante, où malheureusement le parti pris polémique reste constant. Nous ne relèverons que quelques exemples au hasard. Si elle doit admettre l'existence d'un régime politique matrilinéaire, l'auteur fait remarquer justement que la présence d'une femme-chef ne signifie pas que les femmes y soient souveraines; ainsi l'avènement de Catherine de Russie n'aurait en rien modifié le sort des paysannes russes (p. 121). Elle ne relève cependant pas que celui de Pierre le Grand n'a pas non plus beaucoup changé celui des paysans, ce

qui aurait pu gêner sa thèse! Elle revient souvent sur cette image de l'homme comme seul sujet et de la femme comme l'Autre absolu, qui, quelle que soit sa magie, serait alors l'inessentiel, et ne pourrait être regardée comme un autre sujet (p. 120). Mais la constance même avec laquelle elle retrouve l'Autre suggère qu'il est peut-être essentiel, au même titre que le sujet, comme on le verrait en approfondissant l'intuition: le premier autrui est soi-même. La psychologie de l'animus-anima de Jung et la psychanalyse de l'aliénation auraient été d'un grand secours ici. D'autre part, si, en jouant sur le mot Autre, elle dénonce la femme comme objet de l'homme, on pourrait inversement montrer, à partir d'une analyse phénoménologique du sujet, que, de même qu'on est le sujet d'un verbe, à la limite, on l'est du Verbe, on est aussi sujet aux femmes et aux rhumes, de sorte que la transcendance de l'homme-sujet ne serait pas aussi absolue qu'elle le laisse penser.

Elle a, de la mentalité primitive, comme d'ailleurs des complexes affectifs, une compréhension toute intellectuelle. Elle donne de l'exogamie par exemple, une explication philosophique utilitaire en soulignant que l'homme, par cette coutume, cherche à posséder l'autre, ce que lui ou son clan n'est pas (p. 124). Mais, ceci est très conciliable, quoi qu'elle en pense, avec l'hypothèse freudienne qu'il s'agirait d'une conséquence du complexe d'Oedipe. Toute la signification de l'Oedipe, en effet, est reconnaissance de l'autre. Le primitif cependant n'est pas un philosophe et la formulation de Freud, moyennant certaines modifications, pourrait cerner sa réalité de plus près. Elle remarque ensuite que dans les sociétés où l'on adore une Déesse-Mère, c'est à travers des notions créées par la conscience mâle; mais elle ne montrera pas que c'est sous la pression d'une réalité femelle. Elle croit que ces idoles sont inventées par l'homme et, si terrifiantes soient-elles, qu'elles restent dans sa dépendance, d'où la possibilité pour lui de les détruire (p. 123), ou de les construire tantôt mâles tantôt femelles, selon sa décision (p. 128). Voilà un drôle de rationalisme qui convient peu au primitif. On peut se demander, en effet, s'il ne les détruit pas qu'en apparence, car peut-être les a-t-il moins créées, qu'il n'a été créé par elles (les idoles-dieux et les femmes). Elle croit encore que l'homme échappe à leurs emprises quand il se libère de la nature. Les esprits totémiques peupleraient le monde humain des agriculteurs parce qu'ils sont soumis aux hasards de la terre, ne pouvant rien sur le mûrissement des épis; tandis que l'ouvrier, apprenant sa responsabilité sur la chose façonnée qu'il peut hâter par son travail, ferait peu de place aux rites. Des techniques exactes lui semblant plus importantes, les valeurs mystiques

passeraient au second plan (p. 125). Mais on peut douter que l'homme échappe ainsi aux mystères de la nature et de la femme. Peut-être ne peut-il que transporter le mystère retrouvé devant l'usine et la grande machine femelle? L'ouvrier d'ailleurs doit apprendre une technique et par conséquent se soumettre aussi au temps. Souvent, ses techniques mêmes deviennent des rites obsédants, humoristiquement caricaturés dans le **Modern Times** de Chaplin. L'esprit totémique deviendra Mythe du progrès, ou du spécialiste, lutte avec le dieu Kronos obligeant à vivre de plus en plus vite, lutte des classes qui se dévorent mutuellement, culte de la déesse Raison, etc... Enfin, il n'est pas sûr que les valeurs mystiques de l'ouvrier communiste, par exemple, soient moins efficaces et passent au second plan!

Quoi qu'il en soit, c'est un véritable hymne que chante Simone de Beauvoir quand retentit le premier coup de marteau qui annonce les concepts clairs, la pensée rationnelle, la logique et les mathématiques, capables d'affranchir l'**homo faber** de ses dieux femelles (p. 126). Hélas il lui faut bien constater en même temps la chute de la femme qui devient soumise à l'autorité tyrannique du nouveau maître! Mais on pourrait démontrer qu'il y a là une aliénation plus profonde et plus subtile. Loin de posséder des terres et des biens, l'homme devint possédé par ses richesses; les pouvoirs asséchants de son nouveau rationalisme lui firent découvrir une causalité rétrécie que ne connaissait pas l'agriculteur, et que l'homme moderne, à la suite des physiciens, commence à peine à surmonter. Une certaine inflation de conscience lui fit croire que son travail était la seule cause de sa réussite. Se pensant le plus important, il finit par s'appauvrir en valeur humaine et même en valeur marchande, comme on pourrait le voir dans l'orgueil du patron qui, se croyant le seul bâtisseur de son usine, refuse toute participation ouvrière et risque de tout perdre.

Bien que ce soit un fait historique et le signe de la perte du sentiment de Dieu, sinon du sentiment tout court, il n'y a peut-être pas lieu de tant se réjouir, à l'instar de l'auteur, du jour où l'agriculture cessa d'être une opération magique et surtout mystique. Depuis Nietzsche, on sait que l'homme qui a tué Dieu se fait Dieu lui-même, devenant un paranoïaque ennemi des femmes, représentantes par excellence de la sensibilité!

En autant qu'elle est habitée par cette causalité étroite, l'auteur voit la cause de l'oppression de la femme dans la volonté de perpétuer la famille et de maintenir intact le patrimoine (p. 142). Cette cause en réalité pourrait aussi bien déclencher d'autres effets, comme le droit matrilinéaire, selon les conditions où elle opère. Mais voulant ignorer cette complexité, qui ne peut

dès lors que s'intérioriser en complexes, Mme de Beauvoir croira qu'en échappant à la famille, la femme échappera à l'oppression. Aussi prônera-t-elle bientôt en ratiocinant le birth-control ou l'avortement légal (p. 202-223 et t. II, p. 301), et verra-t-elle dans le seul socialisme la libération convoitée (p. 189 et T. II, p. 522). Il y a là une véritable profession de foi qui a glissé d'une religion refoulée. Son chapitre de critique du marxisme est complètement oublié. Pour l'instant elle croit que la société qui, niant la propriété privée, refuse la famille, améliore le sort de la femme. "Sparte, écrit-elle, où prévalait un régime communautaire était la seule cité où la femme fût traitée presque à égalité avec l'homme. Les filles étaient élevées, comme les garçons..." (p. 142). Pourtant elle avait écrit précédemment que là aussi les mâles opprimaient les femmes (p. 102); tant il est vrai qu'à vouloir être trop rationnel, on voit l'irrationnel méconnu faire irruption clandestinement. C'est que malheureusement, dans la mesure où elle est assimilée à l'homme, la femme n'a pas de place en tant que femme. Sparte précisément restera dans l'histoire comme une cité de guerriers, n'ayant pas atteint le degré de civilisation et de savoir vivre d'Athènes, patronnée par la grande déesse et où les hétaïres semblent avoir joué un si grand rôle.

Simone de Beauvoir avait bien vu cependant que le droit abstrait ne suffit pas à définir la situation concrète de la femme et que souvent même liberté abstraite et pouvoirs concrets varient en sens inverse (p. 148). Ainsi rejette-t-elle la romaine de la décadence comme le type de la fausse émancipée qui est libre "pour rien", dans un monde d'hommes (p. 153). Malheureusement elle ne voit pas que les romains aussi participent à cette décadence et ne sont pas plus souverains dans un monde plus bâtard que viril.

Il est inutile de s'attarder longuement sur l'esquisse du christianisme qu'elle trace, où son parti pris ne l'intéresse qu'à une mince partie de l'histoire. Elle passe complètement à côté de ce qui en fait l'essence: l'Incarnation et le rôle de Marie, dont la virginité n'aurait qu'une valeur négative (p. 275). Elle ne prend dans la Genèse (p. 233), chez saint Paul et les autres saints que ce qui favorise sa thèse. Ainsi peut-elle soutenir le contraire du christianisme, c'est-à-dire qu'il serait caractérisé par la haine de la chair et l'oppression de la femme (p. 133-154). S'il est vrai qu'un saint Jérôme, par exemple, était misogyne, il faut n'avoir vraiment rien compris à l'évangile de la Samaritaine pour croire que le christianisme accable les prostituées de son mépris (p. 166); et quand elle écrit que la nature y serait origi-

nellement considérée comme mauvaise (p. 276), l'auteur réferre en réalité à une déviation pharisienne, trouvant toute la force de son expression dans le puritanisme.

Son rationalisme économique dénie dogmatiquement à toute religion ou poésie le pouvoir de libérer la femme (p. 161). L'adoucissement du sort féminin à la fin du moyen âge, que beaucoup d'historiens relient à l'amour courtois, lui-même dérivé du culte de la Vierge, ne serait dû qu'à la perte des droits du suzerain au profit du pouvoir royal. Ce serait chez les pauvres, où l'homme n'a pas de **raisons** (économiques) d'assujettir sa compagne, que les époux vivraient sur un pied d'égalité (p. 163). C'est d'ailleurs la même explication qu'elle avait donnée précédemment du rôle privilégié de la femme dans l'ancienne Egypte, qui serait dû au fait que le sol appartenait au roi. "Par l'absence du patrimoine privé, la femme gardait la dignité d'une personne", écrivait-elle (p. 139). Mais il y a là une simplification excessive relevant de l'esprit réducteur d'un socialisme primaire. La simple suprématie d'un pouvoir central quelconque est incapable à elle seule d'assurer la promotion de la femme. On pourrait le démontrer en étudiant certaines sociétés mongoles, sémites ou arabes, son sort est moins qu'enviable. D'autres facteurs doivent donc intervenir, par exemple, la tradition longtemps conservée des déesses-mères de l'ancienne Egypte. Il se pourrait même que l'absence de patrimoine privé exclusif à l'homme soit plutôt une conséquence de cette tradition qu'une cause directe des privilèges féminins. Dans le cas de la Renaissance, il faudrait sans doute, en dépit de l'auteur, faire une large place à l'influence de l'amour courtois.

En fait, on trouve l'oppression de la femme, ou l'égalité des sexes aussi bien chez les pauvres que chez les riches, selon les mentalités individuelles. L'économique n'est qu'une des variables qui contribuent à édifier ces mentalités différentes. Il est certain qu'un homme riche peut avoir plus d'occasions de jouer avec autorité les **pater familias** et, comme dit Simone de Beauvoir, de sacrifier sa femme à sa propriété privée (p. 162). Mais en réalité elle sera sacrifiée ou intégrée par un mari aliéné ou non dans son argent. Il s'agirait surtout d'un problème d'affirmation d'autorité, plus ou moins fondée selon les cas. Il pourra d'ailleurs s'agir d'une femme riche. Les riches orgueilleux seront aussi despotes avec leurs conjoints, leurs enfants ou leurs serviteurs, mais les êtres vraiment forts sont rarement des tyrans. Il y a là tout un problème d'évolution intérieure et, comme on le voit dans les traitements psychanalytiques, cette évolution n'est pas plus facile pour les riches. Pour le royaume intérieur comme pour celui des cieux, on trouve les mêmes difficultés d'accès!

Malheureusement, l'auteur est mal préparée à tenir compte de l'intérieur, tant sa revendication d'activité extérieure l'a détournée de ses profondeurs intimes. On comprend donc qu'elle suivra pas à pas le sort apparent de la travailleuse durant la révolution industrielle. Mais elle restera aveugle aux périls psychologiques qui la guettent. Que la femme reprenne une valeur économique, en effet, n'implique pas nécessairement qu'elle prend une valeur humaine féminine, comme le montreront les difficultés nouvelles qu'elle aura à rencontrer, l'obligeant souvent à aliéner sa féminité, et la confrontant au problème du machinisme, avec ses répercussions psychologiques redoutables (1).

Il est frappant, d'une part, de constater comment la révolte de Simone de Beauvoir contre toute autorité provoque insidieusement un retour de l'autorité en elle-même, se traduisant en un dogmatisme étroit et en un appel d'un dirigisme peut-être aussi étouffant que l'autorité qu'elle veut combattre. Elle se réjouit d'un décret rendant obligatoire l'emploi de certaines méthodes d'anesthésie lors des accouchements, ou lorsqu'elle voit "se réaliser le passage d'une fécondité libre à une fécondité dirigée par l'Etat ou les individus" (p. 202). L'insémination artificielle lui semble un grand progrès pour libérer la femme (p. 203); à la limite la parthénogénèse, où le mâle ne serait plus nécessaire à la procréation, lui semblerait sans doute souhaitable. Mais il est téméraire et inutile de postuler ce qu'elle n'a pas écrit.

D'autre part, il est curieux de noter comment la volonté consciente de l'auteur d'assurer la promotion de la femme, se traduit paradoxalement dans son essai par une recherche systématique de réduire au minimum l'apport des femmes qui l'ont précédée. Sa façon de présenter l'histoire serait digne d'un antiféministe. Elle est bien forcée de citer quelques grands noms, mais c'est pour souligner aussitôt que "les voix féminines se taisent là où commence l'action concrète; elles ont pu susciter des guerres, non suggérer la tactique d'une bataille; elles n'ont guère orienté la politique que dans la mesure où la politique se réduisait à l'intrigue", écrit-elle (p. 219). Un personnage comme Jeanne d'Arc, assez gênant pour cette thèse, fut liquidé plus tôt très élégamment: l'auteur reconnaît que l'aventure tint du miracle (ce qui est assez inattendu pour une incroyante) et ne fut qu'une brève équipée (p. 169). "Les femmes qui ont accompli des oeu-

---

(1) Cf. René Laforgue: "L'enfant dans le monde moderne," **Psyché**, No III (1956). Marie Raymond, dans son travail sur "la femme et la civilisation", est aussi très sensible à ce problème.

vres comparables à celles des hommes, continue-t-elle, sont celles que la force des institutions sociales avait exaltées au delà de toute différentiation sexuelle. Isabelle la Catholique, Catherine de Russie, Elisabeth d'Angleterre n'étaient ni mâle ni femelle: des souverains" (p. 219). Si on refuse ainsi à ces reines le titre de femme, et combien injuste ce serait, on pourrait à ce compte refuser le titre d'homme à combien de génies, de César à Bismark, sous prétexte qu'ils ont aussi des traits féminins. Alors le parallèle de l'auteur perdrait évidemment son sens polémique.

Enfin lorsqu'elle croit que les femmes n'ont pas agi sur les techniques ni sur l'économie, qu'elles n'ont ni fait ni défait des Etats, qu'elles n'ont pas découvert des mondes et n'auraient été que prétextes beaucoup plus qu'agents (p. 220), on ne peut s'empêcher de penser à la complexité de la réalité et de remarquer comme il peut être difficile, dans une perspective collective, d'apprécier la juste part de chacun. Les travailleuses dans l'ombre, pour être moins spectaculaires, sont souvent essentielles et l'ont peut déplorer que Simone de Beauvoir n'ait eu qu'un sens matérialiste et individualiste de l'histoire. La dimension mystique lui échappe complètement. Pour elle, "le suicide de Lucrèce n'a eu qu'une valeur de symbole... jamais un martyr n'a changé la face du monde". Même en restant sur un plan naturel, voilà une méconnaissance profonde du rôle psychologique et social des sacrifiés.

La conclusion de ce chapitre d'histoire est une revendication de petite fille déçue par ses pères. En comparant avec l'antisémitisme qui, selon Sartre, ne serait pas un problème juif, elle prétend que toute l'histoire des femmes a été faite par les hommes et que le problème de la femme a toujours été un problème d'hommes (p. 216); lesquels n'en auraient pas décidé en fonction de son intérêt, mais selon leurs propres projets, leurs craintes et leurs besoins (p. 217). On voit tout de suite le drame; c'est que le problème de la femme dans son esprit est assimilé à **l'antiféminisme** comme le trahit bien sa comparaison avec l'antisémitisme. Sa révolte et son sentiment de persécution, en face d'une absence de considération (paternelle?) l'empêchent de voir qu'il y a là, comme dans le cas juif, des problèmes de relations complexes. C'est sans doute pourquoi elle déplore que certaines femmes, au lieu d'affirmer leur singularité, aient cherché à la surmonter en accord avec les hommes (suprême abdication!). Ce n'est qu'intellectuellement et pour l'homme seulement qu'elle dira plus loin que la vérité exige qu'on se surmonte à chaque instant (p. 232).

Ceci dit, nous admettrons volontiers que les petites filles, dans nos familles et nos sociétés, ne trouvent pas facilement tou-

tes les chances d'épanouissement et que les circonstances leur sont souvent défavorables. Mais la solution d'une égalité soi-disant véritable ne peut conduire qu'à une impasse, en tant que loin d'impliquer une exaltation de la féminité (p. 222) et une différentiation sexuelle saine, elle conduira l'auteur à les refuser à plus ou moins brève échéance, déplorant même que l'homme ne participe pas aux tâches réservées aux femmes. Comme si les américaines avaient plus de valeur quand leurs maris endossent le tablier. Elle trouvera souverainement injuste que les moeurs n'octroient pas à la célibataire des possibilités sexuelles équivalentes à celles du mâle et qu'en particulier la maternité, qui devient alors un bon sujet de réclamation, lui soit à peu près défendue (p. 227). C'est qu'en effet il y a l'enfant et la société immole souvent la fille-mère. Mais même dans ce cas, on peut se demander si celle-ci ne garde pas malgré tout plus de valeur et, pour employer son langage, plus de transcendance que le Don Juan insouciant?

En résumé, le grand crime de l'histoire serait que "tout engage les femmes à vouloir ardemment plaire aux hommes". Aussi seraient-elles dans l'ensemble en situation de vassalité (p.228). La dernière partie du premier tome sera donc consacrée à l'étude des Mythes, c'est-à-dire pour l'auteur à la description de la femme telle que rêvée par les hommes. Si par hasard ceux-ci cherchaient aussi à plaire aux femmes, il n'y aurait sans doute plus que des esclaves! Mais par là, on ne ferait que retrouver le grand mythe oedipien que Simone de Beauvoir avait déjà tenté de liquider, en ce qui concerne les filles particulièrement. S'il est vrai, comme l'a montré Freud, que la négation est souvent la seule façon qu'a l'inconscient d'affirmer ce que le conscient refuse de voir, il pourrait être opportun de se rappeler ce qu'elle en disait, sans compétence clinique spéciale cependant: "sauf de très rares exceptions, on ne saurait admettre que le père soit pour sa fille une source d'excitation génitale," écrivait-elle (p.82). Ce besoin de négation fera peut-être mieux comprendre l'impasse où semblent s'engager tant de contemporaines, en affrontant des déceptions analogues. Il y a là un problème très grave touchant les générateurs de notre vie, qu'il faudrait examiner de plus près.

En plusieurs endroits du livre, on peut déceler ce qu'on pourrait appeler la culpabilité des origines. Par exemple l'assertion que la "gestation inspire une répulsion spontanée" (p. 240) trahit certainement un problème personnel; car s'il est vrai que beaucoup éprouvent cette répulsion, il ne semble pas du tout que ce soit spontanément, mais plutôt comme une réaction secon-

daire. De même, la réévaluation que tente l'auteur du complexe d'Oedipe traduit le même proplème. Il arrive, admet-elle, que le corps de sa mère trouble l'adolescent: c'est qu'il saisirait en elle la féminité en général (p. 308). Il est étrange, d'une part, que dans cette étude de mythes, elle n'ait pas choisi de ré-examiner plutôt l'oedipe féminin. Peut-être alors aurait-elle été obligée de dire analogiquement que lorsque le corps du père trouble sa fille, c'est qu'elle saisirait en lui la virilité en général, c'est-à-dire pour la femme aussi: l'Autre. D'autre part, comme elle veut nier le tabou de l'inceste en tant que conséquence d'un instinct réprimé, elle continue en refusant de croire que le fils désire naïvement coucher avec sa mère. Elle inverse plutôt la relation: ce désir viendrait d'un interdit, né au coeur même de l'individu, qui ne serait pas la conséquence d'une consigne sociale masquant des désirs instinctifs. Cet interdit ou ce respect serait la sublimation d'un dégoût originel (p. 308). Cette inversion ne restera d'ailleurs pas cantonnée aux seules explications théoriques, elle imprègne toute l'oeuvre.

Lorsque l'enfant s'assume comme sujet, dit-elle, — ce qui est l'effort de sa propre thèse — le corps de sa mère lui inspire une sorte de honte. "Dans l'horreur qu'il éprouve à l'égard de son père... il y a moins de jalousie que de scandale: lui rappeler que sa mère est un être de chair, c'est lui rappeler sa propre naissance, événement que de toutes ses forces il répudie." (p. 307). Cette interprétation, juste dans certains cas, ne traduit-elle pas le besoin de certains existentialistes de s'affirmer dans l'absolu? Ne serait-ce pas ce besoin affectif méconnu qui informerait leurs conceptions philosophiques elles-mêmes? Ne serait-ce pas la culpabilité oedipienne, liée au besoin de nier ses origines, qui expliquerait l'orgueil de ces philosophes du **rien d'autre que** dénoncé avec pertinence dans **la Troisième Révolution** de K. Stern? "Un existant n'est rien d'autre que ce qu'il fait... l'essence ne précède pas l'existence", écrit Simone de Beauvoir ùp. 388). Peut-être pourrait-on reconnaître à la rigueur que l'essence ne précède pas l'existence, à condition d'accepter l'existence dans sa totalité, incluant l'inconscient ou, si le mot choque, en reconnaissant que tout de l'existence n'est pas manifesté. En d'autres mots, à condition d'entendre l'existence au sens plein de ex-ire ou ex-sistere, c'est-à-dire d'un être qui vient d'un autre et qui se dirige vers l'autre.

Peut-être alors pourrions nous poser dans une perspective plus globale le problème soulevé par l'existence des femmes et des hommes. L'étude des Mythes que s'est proposée l'auteur pourrait sans doute constituer un point de départ valable, à condi-

tion de la faire humblement et sans parti pris. Malheureusement, selon le processus de rationalisation déjà souligné, le mythe, pour Simone de Beauvoir, se réduit à des inventions d'hommes pour asservir les femmes. Lorsqu'elle ironise sur le caractère inaccessible d'Yvonne de Galais, comme une image blanche et dorée (p. 304), ou mieux, lorsqu'elle dénonce une certaine tradition catholique qui reconnaît l'autonomie surnaturelle de la femme pour mieux maintenir en ce monde les prérogatives mâles (p. 355), on peut être pleinement d'accord, car il s'agit là d'une mystification traduisant une impuissance d'aimer, ou l'absolutisation d'une donnée relative. Mais cela ne touche en rien la valeur des mythes traduisant l'attrait ou la tradition d'un certain ordre entre les sexes. Du fait qu'un père de famille exploite souvent ses enfants, il ne s'en suit pas que le rôle de père de famille soit faux. Le Mythe ne remplace pas l'expérience vécue par une idole figée, comme l'affirme l'auteur qui le confond avec mystification. Voilà un sujet à la mode du jour qu'il serait trop long de développer ici. Contentons-nous de dire qu'aux yeux du psychologue, le mythe est un centre d'énergie, un ensemble de symboles orientés dans un certain sens; c'est une donnée positive qu'on ne pourrait pas plus refuser que le monde des symboles. Le mythe est à la mystification ce que le dogme est à l'esprit dogmatique.

Il serait intéressant de suivre dans cette perspective les conditions d'actualisation de différents mythes; celui par exemple de la création selon la Genèse, à travers le christianisme, sans le tronquer cependant comme le fait Simone de Beauvoir qui ne veut que souligner comment Eve n'aurait pas été façonnée en même temps que l'homme (p. 233). Elle oublie qu'il est écrit précédemment que Dieu créa l'homme à son image mâle et femelle. Ce qui se réflète dans le nom même de Javeh qui serait composé du préfixe Jod, l'Eternel masculin, et du nom d'Eve, l'Eternel féminin. La naissance d'Adam est postérieure et ce serait pour le sauver de sa solitude qu'Eve aurait été actualisée. Mais chacun représenterait ainsi l'autre complémentaire, image de Dieu, et c'est l'unité couple qui serait au premier plan du mythe. Nous verrions alors tout au long de l'histoire judéochrétienne l'actualisation progressive de cette synthèse se faire non sans mystification ni idolâtrie. Nous verrions Moïse, prenant conscience de la nature faible et corrompue, chercher à faire triompher l'esprit mâle en déclarant la guerre à l'Eve terrestre, tremblante devant ses foudres et occupant peu de place dans sa doctrine. Ce serait la période anale des concepts clairs et propres avec ses interdits codifiés, correspondant à la phase

monothéiste et dialectique du sentiment religieux, succédant à la phase orale polythéiste et panthéiste, caractérisée par la participation magique et l'idolâtrie d'innombrables petits saints. L'esprit de Moïse ayant été dénaturé et trahi, le formalisme hypocrite et verbal des pharisiens correspondrait à une régression momentanée préparant le stade suivant. C'est alors qu'apparaîtrait le Christ, le Verbe incarné, parlant une langue parabolique, qui dépasse le rationnel, et porteur non pas du glaive du châtiment, mais de la palme du sacrifice, synthétisant les phases précédentes dans la communion des saints et ramenant les hommes vers le Père par la puissance de la grâce divine et de l'amour, qui réhabilite l'Eternel Féminin. Ce serait la phase génitale, oblative et personnelle du sentiment religieux. Mais là encore ce n'est que progressivement et à travers une lente maturation que nous prendrions conscience, à l'aide des dogmes successifs, de l'assomption des corps de l'Eternel masculin dans le Christ et de l'Eternel féminin dans la Vierge.

Cette donnée primitive du couple dans la Genèse conduit tout naturellement à l'examen du mariage, qui semble une odieuse mystification à Simone de Beauvoir. Il faut bien avouer que son analyse correspond souvent à des réalités. Elle remarque que pour l'homme aussi il est une servitude. "Pour avoir désiré une fraîche jeune fille, le mâle doit pendant toute sa vie nourrir une épaisse matronne", écrit-elle (p. 297). Et pourtant, elle commet une mystification inverse, après s'être attachée au simple aspect extérieur, en prétendant que le mariage assassinerait l'amour en voulant socialiser l'érotisme qu'il ne réussirait qu'à tuer. La mystification en effet est surtout dans la préparation, dans l'attitude du couple et sa capacité d'aimer: que l'on songe par exemple à certaines atmosphères familiales paralysantes, aux nombreux cours de préparation à l'eau de rose, ou au déchaînement de plusieurs enterrements de vie de garçon. Car le mariage est aussi une ascèse que bien peu ont le courage d'entreprendre. Si c'était vraiment le principe qui en était obscène (T. 11 p. 225) et l'institution elle-même qui était pervertie, on ne voit pas comment l'auteur pourrait rendre compte de l'existence de couples équilibrés "parfois dans le cadre même du mariage," comme elle l'admet à l'occasion (T. 11 p. 286).

La rébellion de l'érotisme implique que son intégration est difficile, mais non pas impossible. Il s'agit d'un départ et non d'un point d'arrivée. C'est avec l'autre (le couple) que doit être poursuivie la quête d'amour et non en une femme comme en un absolu. Toute la mystification vient de là. "De cette promesse que mon corps t'a faite je suis impuissante à m'acquitter" avoue

Dona Prouhèze dans le **Soulier de satin**. Il est bon de jouir de la promesse, si l'on sait reconnaître que **les fruits passeront la promesse des fleurs**. L'approfondissement du sens de l'érotisme pourrait montrer qu'il participe à la recherche du transcendant.

Les perversions elles-mêmes pourraient témoigner du même souci, et Simone de Beauvoir écrit pertinemment que lorsqu'un homme possède sur le corps de sa femme les cuisses de telle danseuse vue dans un music-hall, ou lorsqu'il l'imagine désirée, possédée, violée, "c'est une manière de lui rendre l'altérité perdue" (T. II p. 227). Si le mensonge est l'hommage que le vice rend à la vertu, il y a dans la peur d'accepter l'autre tel quel, dans ce qu'elle annonce comme dans ce qu'elle est, un hommage qui est rendu par la fantaisie plus ou moins débridée. Le mal même peut servir le bien.

Le Mystère que nous abordons ainsi échappe presque complètement à l'auteur, qui en nie la réalité positive en le réduisant à un mirage (p. 391). "La littérature échoue toujours à peindre des femmes **mystérieuses**", écrit-elle. Mais pour le démontrer elle se donne la partie facile en invoquant les livres de Peter Cheney, où les étonnantes imprévisibilités des femmes se réduisent à la fin en de très simples mécanismes: celle-ci était espionne, celle-là voleuse. La rencontre des jeunes filles de Giraudoux, la Jeune Parque de Valéry, ou la vie d'une Thérèse d'Avila pourrait faire sentir une autre dimension!

Heureusement qu'elle tente précédemment avec plus d'honnêteté de tracer la figure du mythe féminin chez quelques grands écrivains. Ce qui donne lieu à plusieurs pages de bonnes critiques. C'est avec soulagement cependant, qu'elle étudie les héroïnes de Stendhal, car il est évident que le sens du mystère d'un Claudel ou la poésie d'un Breton agace terriblement son rationalisme. Et effectivement Stendhal est un bon antidote à certaines mystifications, en tant qu'il fait vivre des femmes de chair et d'os. Mais il est frappant de voir combien Simone de Beauvoir s'attache surtout aux héroïnes actives. "L'échelle que Mathilde de la Môle appuie à sa fenêtre, c'est tout autre chose qu'un accessoire de théâtre... c'est sous une forme tangible son imprudence orgueilleuse, son goût de l'extraordinaire, son courage provoquant," écrit-elle (p. 370).

L'obstacle ajoute aux charmes et, à la limite, ce serait la Juliette de Sade qui serait son idéal. Cette limite n'est pas arbitraire car elle croit que la seule façon de s'accomplir pour ces jeunes filles est dans le crime et la mort (p. 377). D'ailleurs continue-t-elle " Les époques qui ont chéri le plus sincèrement

les femmes, ce n'est pas la féodalité courtoise, ni le galant XIXe siècle: ce sont celles — le XVIIIe siècle par exemple — où les hommes voyaient dans les femmes des semblables". Elle propose pour s'en rendre compte la lecture des **Liaisons dangereuses** dont elle trouve attachante l'héroïne (p. 393). Pauvre idéal en vérité où la diabolique et cérébrale Mme de Merteuil est en effet bien identique à Valmont, sinon plus cynique.

En réalité, ce que l'auteur prise tellement dans ces héroïnes c'est leur activité; toute passivité lui semblant infériorité suspecte et sans doute un peu mystérieuse. Il est intéressant à cet égard de voir à quel tour de passepasse, en référant aux théories sartiennes, elle a recours pour démontrer que la Juliette de Sade ou la jeune pucelle de la **Philosophie dans le boudoir,** ne sont aucunement masochistes, malgré l'évidence (T. II p. 165). On comprend dès lors que la notion de masochisme puisse lui paraître très embrouillée, mais il est présomptueux avec de telles prémices d'avoir voulu ré-évaluer ce problème en quatre pages (T. II p. 163 à 167).

Avec une pareille ténacité à comprendre les choses à l'envers, et à nier ce que son intellect ne peut contrôler, on ne s'étonnera pas de la voir endosser le cri de la révolte du poète Jules Laforgue au sujet des femmes: "Mirage! Mirage il faut les tuer puisqu'on ne peut les saisir; ou bien les rassurer, les informer, leur faire passer le goût des bijoux, en faire véritablement nos compagnes égales, nos amies intimes, des associées d'ici-bas, les habiller autrement, leur couper les cheveux, leur tout dire..." (p. 393); en un mot les supprimer ou les viriliser! Simone de Beauvoir croit que la sexualité est en train de se modifier. "Une nouvelle esthétique est déjà née, écrit-elle, on demande au corps féminin d'être chair, mais discrètement; il doit être mince et non alourdi de graisse; musclé, souple, robuste, il faut qu'il indique la transcendance; on le préfère non pas blanc comme une plante de serre mais ayant affronté le soleil universel, halé comme un torse de travailleur" (p. 394).

L'équivoque se continue lorsqu'elle remarque qu'en devenant pratique, le costume de la femme ne l'a pas fait apparaître comme asexuée. "On ne voit pas pourquoi le travail la priverait de son attrait érotique... et il semble qu'une nouvelle formule d'érotisme soit en train de naître", affirme-t-elle de nouveau (p. 395). Il est indéniable en effet qu'un blue jean bien ajusté provoque une excitation, mais la nature de celle-ci, dans l'état actuel de nos moeurs, est peut-être moins troublante que trouble, en ce qu'elle fait appel aux éléments les plus indifférentiés de la sexualité. Depuis Valéry, nous autres civilisations, nous savons

maintenant que nous sommes mortelles. La nôtre est terriblement menacée par la tendance à niveler les différences humaines et par la profilation du troisième sexe, qu'on a humoristiquement baptisé de convertible, à côté du masculin et du féminin.

De toutes façons un retour au passé ne paraît pas plus possible que souhaitable à Simone de Beauvoir, et elle espère que les hommes assumeront sans réserve la situation qui est en train de se créer. Alors pourra être exaucé le voeu du poète: "O jeunes filles, quand serez-vous nos frères, nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation? Quand nous donnerons-nous la vraie poignée de main?" (p. 395). Et c'est par l'impasse de cette image d'inversion que se termine la thèse du livre pour le premier Tome, et le dernier mot du deuxième Tome réaffirme ce voeu de fraternité.

S'il est vrai que socialement la femme a été tenue en état d'infériorité et que l'homme jouit d'une survalorisation caractéristique des sociétés patriarcales, en réalité les faits sont différents et pourraient ne pas réclamer la destruction des structures sociales (T II p. 522 et 569). Le rôle concret de la femme dans notre société, l'immense influence de la mère, la hantise et l'attrait qu'exerce la compagne sont beaucoup plus profondes que le laissent voir les codes juridiques et les réactions superficielles de mépris, qui cachent ordinairement des sentiments opposés. Ce qu'observe le psychanalyste ce sont des dépendances et des rivalités complémentaires.

On pourrait encore par une étude des **Mandarins,** qui est une sorte d'autobiographie, ou du moins un document sociologique d'une certaine société contemporaine, illustrer plus concrètement l'impasse majeure du **Deuxième Sexe:** notamment la tentation du suicide dans un monde où les raisonnements des mandarins ont asséché la sensibilité en même temps que la foi et la morale élémentaire.

Mais déjà, cela dépasserait le cadre de ces propos d'indiquer beaucoup plus longuement les égarements multiples au cours du seul deuxième tome du présent travail, qui est pourtant plus intéressant que le premier, en ce qu'il décrit l'expérience vécue du point de vue de la femme cette fois. Si l'on tient compte des écueils signalés, si l'on sait se méfier du processus de rationalisation, de l'esprit réducteur et de revendication tendant à nier toute valeur à la passivité et au mystère, la lecture de ce deuxième tome pourrait avoir une grande valeur de témoignage.

Nous ne saurions assez insister cependant sur la corruption subtile où mène la thèse de l'auteur. Un regard attentif sur les

têtes de chapitre traitant de la formation de la femme, est caractéristique à cet égard: **Enfance, La jeune fille, L'initiation sexuelle, La lesbienne.** On ne saurait mieux résumer comment tout le développement semblerait aboutir, comme naturellement, à l'inversion. D'ailleurs dans ce dernier chapitre, comme dans celui sur **La jeune fille,** qui sont les plus vivants des deux volumes, l'auteur y oublie un peu d'argumenter et l'on sent sourdre une chaude sympathie pour son sujet.

Madame de Beauvoir est habitée par une révolte qui risque d'englober sa propre nature, en s'affirmant ainsi contre nature. Peut-être trouvera-t-on sa thèse quelque peu dénaturée; mais en réalité nous n'avons fait que dégager certaines lignes de force, certaines conséquences néfastes, douloureusement révélées par ses soeurs que nous avons dû soigner. Nous ne pouvons malheureusement pas approfondir ici les causes de cette situation.

Comme l'écrit l'auteur elle-même: "tous les révoltés s'acharnent sur la figure de la mère" (p. 278), et il est remarquable qu'elle commence à l'envers son chapitre sur la maternité, en étudiant et en réclamant d'abord l'avortement (T. II p. 290 et suiv.). Voilà une autre façon de refuser la vie qui montre la stérilité de ces intellectuels, qui cherchent à détruire tout ce qui les dépasse, ou qui ne cadre pas avec leurs conceptions. En refusant le Mythe de l'Eternel Féminin, il se pourrait que Simone de Beauvoir soit dirigée à son insu, selon un processus décrit par Jung, par le réveil en elle d'arché-type refoulé, telle Artémis. Il y a chez elle, en effet, une Diane chasseresse qui cherche à tout dégonfler de ses flèches, et qui se reflète bien dans son dernier chiptre: **La femme indépendante.** Il est regrettable qu'un Sartre n'ait pas su ré-incarner l'Endymion capable de la réconcilier avec elle-même et avec les hommes!

Quoiqu'il en soit, nous voyons par là combien l'étude attentive et sans parti pris politique des mythes, comme centre d'énergie, pourrait être précieuse pour une meilleure utilisation de ces forces en nous. C'est ainsi que la belle étude de Jean Le Moyne, par exemple, cherche à approfondir le mythe maternel souvent mystifié des femmes canadiennes-françaises, tout en faisant sentir l'absence de l'épouse et d'une véritable unité couple. Il y a chez nous une imposture admirablement résumée lorsqu'il écrit: "nous nous sommes multipliés en condamnant la chair... nous nous sommes trompés dans une union où la femme était mère". C'est que nous avons grandi comme peuple. Et au cours de notre développement nous serions portés à déplorer dans la femme la qualité maternelle, dont l'enfance avait besoin, mais qui entre en contradiction avec nos désirs naissants d'hommes.

Comme l'adolescent nous aimerions renier non seulement nos pères, mais aussi nos mères ou du moins ignorer que nos épouses sont les mêmes femmes. Ainsi devrions-nous faire face à la culpabilité oedipienne des origines qui risque de nous stériliser, en nous condamnant à ne vouloir rendre qu'épouses, sans véritable enfant, ces mères dont la maternité fut dévorante. Mais ne serait-ce pas une fuite d'abandonner sans l'intégrer l'une quelconque des figures positives: mère, soeur ou épouse que nous ont révélées nos contacts féminins successifs?Comme l'écrit Jean le Moyne: "on doit se vouloir et s'aimer avant de se donner charitablement, on doit posséder le monde avant de le sacrifier valablement". Encore dominé par une religion judaïsante, le **Tu quitteras ton père et ta mère** peut nous être particulièrement difficile, du fait que nous avons été abandonnés par la mère-patrie et que l'Angleterre a dès lors été sentie comme beau parent indésirable. Collectivement nous serions marqués du trépied des névroses d'abandon: angoisse, agressivité réactionnelle et non valorisation de soi. Comme le montre la clinique, l'assumation de paternité et de maternité dans un libre détachement reste alors problématique. Ce qu'attesterait le petit nombre d'oeuvres valables chez nous, et la rareté de véritables coopérations bi-ethniques ou bi-sexuelles. Ce qu'on a appelé la revanche des berceaux est trop longtemps restée une compensation et littéralement une revanche, au détriment d'un acte d'amour complet.

Michel DANSEREAU

DISSIDENCE:

La méthode qui consiste à établir un dossier clinique à partir des oeuvres d'un auteur peut être défendable (un éminent médecin ne prétend-il pas nous révéler que Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Kierkegaard, Swift et quelques autres génies étaient des impuissants?) mais l'usage qu'en fait ici notre collaborateur me paraît légèrement abusif. On aimerait demander au Dr Dansereau si à son avis Simone de Beauvoir se révèle plus "juvénile" dans le Sang des Autres ou moins "refoulée" dans les Mandarins.

Notre collaborateur a fort justement vu que le "Deuxième Sexe" est un développement de la grande fresque philosophique de Sartre. La pensée sartrienne ne lui plait pas et il l'analyse sans sympathie. C'est son droit. Mais il reste que les problèmes soulevés par Simone de Beauvoir n'ont reçu existentiellement de solution d'ensemble sous aucun ciel et dans le contexte d'aucune doctrine (voir le phénomène universel de la prostitution). Les éléments de solution qui peuvent émerger des doctrines sartriennes diffèrent fort peu à notre avis de celles des écoles libérales, mais le témoignage de Simone de Beauvoir en tant qu'expression réfléchie de la révolte de la femme est irrécusable.

Guy CORMIER

Flèches de tout bois

Une exploitation déshonorante

On savait depuis longtemps que la chansonnette française avait été créée pour mousser dans la province de Québec la vente des produits américains. Trois petits tours et puis s'en va... La voix d'un poète est abruptement et sans autre forme de politesse remplacée par celle d'un robot qui vous intime l'ordre: "de vous procurer tout de suite une Pontiac. N'attendez pas! Téléphonez immédiatement... ou rendez-vous en personne à Immaculée-Conception Automobiles Limitée!"

Ça on le savait. On savait aussi que le cinéma français avait été créé pour donner à de vertueux crododiles l'occasion de se délivrer de leurs obsessions d'iconoclastes et de massacrer, ciseaux en main, les plus purs chefs-d'oeuvre de l'art. Rendons aux vertueux crododiles cette justice qu'ils n'ont pas fait le travail à moitié. "La deuxième plus grande ville française du monde", comme ils disent, n'a pas de cinéma français. Les amateurs en ont pris depuis longtemps leur parti: ils vont à New-York.

On croyait pouvoir espérer que la Société Radio-Canada se signalerait à la télévision par une politique du film français à la fois plus raisonnable et moins bête. C'était trop demander: la Société Radio-Canada ne livre pas ses métrages aux officines de crocodiles, elles les confie aux marchands. Mais ceux-ci ne sont pas moins malfaisants que les premiers. Le samedi, 13 avril 1957, à onze heures du soir, CBFT mettait à l'affiche le chef-d'oeuvre de René Clair "LA BEAUTE DU DIABLE". A tous les mille pieds, un marchand intervenait, arrêtait la projection pour nous intimer l'ordre d'acheter sans délai sa fameuse cire à planchers. Il était bientôt suivi d'un autre qui avait un surplus de peinture qu'il nous offrait à rabais. Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse de votre peinture le samedi soir à minuit moins un quart? Attendez au moins au lundi matin...

Il n'est peut-être pas interdit d'espérer un correctif. Celui-ci est recommandé par la Commission Fowler en ces termes: "Ainsi que nous l'avons affirmé maintes et maintes fois dans notre rapport, nous estimons que la réclame publicitaire a sa place à la radio et à la télévision. Mais ici, comme dans tous les autres domaines de l'activité humaine, il faut juger du bon aloi de ces réclames en se fondant sur la véracité et l'esthétique. Une réclame publicitaire peut être presque une oeuvre d'art. Quelques-unes le sont. Mais d'autres sont ennuyeuses, de mauvais goût et parfois trompeuses. Même Radio-Canada, si excellentes qu'aient été ses réalisations dans le domaine de la radio, n'a pas toujours évité ces dangers. Que les postes soient publics ou privés, le téléspectateur ou l'auditeur a le droit de s'attendre à ce qu'une réclame publicitaire ne soit jamais dépourvue de goût, de sens ou d'honnêteté ni, ce qui est peut-être pire, interminable."

Si la Société Radio-Canada entend honorer son titre de plus grand réseau de télévision en langue française du monde, elle ferait bien de confier la défense et l'illustration des valeurs de culture et de civilisation françaises à d'autres qu'à des marchands.

Quantité ne signifie pas forcément qualité.

Cléobule

CITÉ LIBRE

DIRECTEURS:

Pierre-E. TRUDEAU — Gérard PELLETIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION:

Guy CORMIER

Abonnement: 4 numéros, $2.00

C.P. 10 - Station Delorimier

Montréal (34) — P.Q., Canada.

2